



# CULTURE ET LIVRES

## LIVRES

## La planète Web n'est pas pour demain

CAROLINE MONTPETIT

Mondialisation, démocratisation de l'autoroute de l'information, bibliothèque numérique mondiale pour tenir la planète au bout des ongles, par l'entremise d'Internet et d'un écran d'ordinateur. C'est ce qu'on promet pour aujourd'hui ou demain, le refrain qu'on entend partout. Pourtant, l'accès universel à l'information libre et gratuite est loin d'être une réalité du présent. Dans les faits, seulement 16 à 18 % de la population de la planète a présentement accès à Internet, comme le précisait cette semaine Hervé Fischer, au Congrès mondial des bibliothèques et de l'information, à Québec. «*Nous sommes loin des promesses du sommet mondial de la Société de l'information, qui s'est tenu à Genève en 2003 [...] et qui nous prédisait que d'ici 2015 la moitié de la population mondiale accéderait à Internet*», disait-il.

En fait, l'Afrique ne fait pas vraiment partie de l'autoroute de l'information, lançait Juliano Kabamba, de la Central University of Technology, de Free State, en Afrique du Sud, conférencier invité au congrès de Québec, où plusieurs experts se sont penchés sur la question.

«*Il y a beaucoup d'euphorie à propos de la technologie de l'information et des communications et à propos de la différence qu'elle entraîne dans l'ordre mondial*», disait-il cette semaine, ironiquement, mais on est loin de la coupe aux lèvres.

Un simple coup d'œil aux statistiques concernant l'usage d'Internet remet en effet les choses en perspective. En Afrique subsaharienne, dit M. Kabamba, on trouvait en 2004 un usager d'Internet pour chaque groupe de 250 à 400 personnes. En comparaison, la moyenne mondiale était d'un internaute sur quinze personnes et les moyennes américaine et européenne, d'un internaute sur deux personnes. Au même moment, en fait, il y avait autant d'internautes dans la ville de New York que dans l'Afrique tout entière!

Par ailleurs, poursuit M. Kabamba, l'usage d'Internet en Afrique est encore très largement limité aux régions urbaines. En région rurale, où 70 % de la population africaine lutte pour avoir accès à l'éducation et aux soins de santé, un simple journal est un luxe et Internet est un rêve lointain, dit-il. En plus d'être souvent hors de prix, l'autoroute de l'information pose des problèmes de pertinence aux populations africaines. «*On y trouve très peu d'information de contenu local qui pourrait s'appliquer aux conditions matérielles des populations rurales et pauvres de l'Afrique*», dit-il. En fait, une bonne partie du contenu disponible sur Internet est en anglais, même si, selon Hervé Fischer, cette proportion diminue progressivement au profit d'autres langues, comme le chinois ou l'espagnol, et ne devrait pas atteindre plus de 33 % aujourd'hui.

Or, on le sait, l'Afrique est l'une des régions du monde où le taux d'analphabétisme est très élevé, atteignant 41 % en Afrique subsaharienne, où 40 millions d'enfants ne fréquentent pas l'école. En général d'ailleurs, ajoute-t-il, l'apprentissage précoce en anglais, pour les enfants des populations locales, ne favorise pas une meilleure performance scolaire dans les années à venir. L'accès aux seules technologies de l'information ne résoudra pas à lui seul, conclut-il, les problèmes criants de sous-développement que traverse l'Afrique. Loin de là.

## De nombreux projets

Il ne faut toutefois pas baisser les bras pour autant. Et les projets visant à approvisionner les pays en développement en information numérique abondent.

VOIR PAGE E 2: AFRIQUE



Dans *Ce qu'il faut pour vivre* de Benoît Pilon, Tivii (joué par Natar Ungalaaq) se voit transplanté dans un sanatorium de Québec, en pleine Grande Noirceur.

SOURCE FILMS SEVILLE

Festival des films du monde

## L'exil d'un Inuit dans l'œil du cinéaste Benoît Pilon

Le beau film du Québécois Benoît Pilon, *Ce qu'il faut pour vivre*, sur un Inuit tuberculeux en exil à Québec, atterrira en compétition au FFM le 27 août avant de prendre l'affiche en salle le 5 septembre. En amont du Festival des films du monde qui démarre le 21 août, le cinéaste s'est confié au *Devoir*, ainsi que le scénariste Bernard Émond.

ODILE TREMBLAY

La neige et le froid âpre de la toundra deviennent dans son film un paradis perdu par rapport aux codes insolites du Sud. Choc culturel, filiation, transmission du savoir et de la communication qui font revivre, détresse de l'homme seul dans un environnement inconnu. Ces thèmes s'entrelacent dans l'œuvre émouvante, qui explore un épisode occulté de notre petite histoire. Au début des années 50, lors d'une épidémie de tuberculose en plein Grand Nord, plusieurs malades inuits furent transférés dans des sanatoriums du Sud, coupés de leurs racines et de leurs proches, en total désarroi.

Qu'il s'agisse d'un premier long métrage de fiction pour l'auteur des documentaires *Roger Toupin, épicier variété* et *Rosaire et la Petite-Nation*, cela intrigue déjà. Ajoutez un scénario signé Bernard Émond (le cinéaste de *La Neuvaïne* et de *Contre toute espérance*), puis la présence du charismatique acteur inuit Natar Ungalaaq, coup de cœur des cinéphiles dans *Atanarjuat* de Zacharias Kunuk.

Alors, il suscite son poids d'attentes, le très beau *Ce qu'il faut pour vivre* de Benoît Pilon. Le cinéaste voit d'ailleurs le FFM comme une excellente tribune pour le cinéma québécois. C'est au Festival du film étudiant canadien, en marge du Festival des films du monde, que sa première œuvre, *La rivière rit*, avait été primée. «*Et puis, le FFM a traversé tellement de tempêtes. Ça donne envie de l'appuyer*».

Ici, Tivii (Natar Ungalaaq) se voit transplanté dans un sanatorium de Québec, en pleine Grande Noirceur. Entre racisme et hu-

manité, désespoir et dignité retrouvée, le héros ressuscitera grâce à l'appui de Kaki, un jeune Inuit qui parle l'inuktitut et le français. Le héros pourra lui transmettre ses valeurs et créer des ponts.

Bernard Émond, d'abord anthropologue, a travaillé dans le Grand Nord durant plusieurs années, œuvrant en formation audiovisuelle auprès des communautés inuites. Ce scénario, il en a écrit la première version en 1990 avec sa sensibilité au milieu, sans désirer le tourner lui-même. «*À l'époque, je commençais à tourner des documentaires et ne songais pas à réaliser de la fiction*».

Durant mes années dans le Grand Nord, j'ai découvert que l'épisode de la tuberculose avait marqué les mémoires. Près d'un quart des Inuits furent hospitalisés au cours des années 50, généralement regroupés. Mais dans les archives de l'hôpital du Sacré-Cœur à Montréal, j'ai découvert que l'un d'entre eux s'était retrouvé seul au milieu des Blancs et qu'il avait fugué avant d'être rattrapé. Alors, j'ai eu envie d'imaginer la suite en montrant que la culture vit et qu'un individu isolé est presque mort. Les passages les plus forts du film sont les récits inuits que j'avais empruntés à la tradition orale.

## Défi de taille

Quand la productrice d'Émond, Bernadette Payeur, a approché Benoît Pilon pour lui offrir les commandes du film, il a sauté dans le train. «*Cet univers me touchait*, précise le cinéaste. *Il est collé à l'esprit de mes documentaires. Je partage l'amour d'Émond pour le passage des saisons*

et des personnages seuls contre le monde, à une période charnière de leur vie.»

Son défi était de taille, avec la moitié des dialogues en inuktitut, les aléas d'une production d'époque, le va-et-vient entre le Grand Nord et la ville de Qué-

Le scénariste Bernard Émond, d'abord anthropologue, a travaillé dans le Grand Nord durant plusieurs années, œuvrant en formation audiovisuelle auprès des communautés inuites

bec. C'est l'ancien Collège de Bellevue qui a servi de cadre au sanatorium. Le scénario avait été écrit en français, puis traduit en anglais et en inuktitut. Sur le plateau, Pilon communiquait en anglais avec Natar et, traduction aidant, il finissait par saisir jusqu'aux intonations des dia-

logues en inuktitut. Que valent les langues!

Noyau du film: l'acteur Natar Ungalaaq. «*Il m'avait ébloui dans Atanarjuat*, explique le cinéaste, *et je n'imaginai pas tourner sans lui. Allez faire un film dans un sanatorium avec un Inuit qui veut mourir... Il fallait que le spectateur s'attache au personnage, que l'acteur soit puissant*».

D'ailleurs, Natar a impressionné tout le plateau par son charisme, son talent, sa force tranquille. *Il était ravi de travailler hors de chez lui. Ça le changeait et il s'amusa avec toute l'équipe. Moi, j'avais l'impression de me retrouver devant un grand acteur asiatique, comme dans les films de Kurosawa.*

Ce qu'il faut pour vivre a hérité aussi d'une bonne distribution générale, avec Eveline Gélinas en infirmière sensible, Guy Thauvette, Denis Bernard, Louise Marleau en bonne sœur, Luc Proulx, Antoine Bertrand, Vincent-Guillaume Otis, etc.

Émond et après lui Pilon ont évité le piège du manichéisme avec de méchants Blancs et de bons Inuits. «*Rien n'est blanc ou noir*, précise le cinéaste. *Dans mon film, le racisme est là. On sent le poids de la religion, mais également l'envie d'aider cet homme coupé de son univers. Son désir de vivre revient lorsqu'il peut transmettre sa culture à un enfant, communiquer à travers lui avec ceux qui l'entourent.*»

Benoît Pilon se sent rempli de reconnaissance envers Natar Ungalaaq, qui a accepté de rester six semaines supplémentaires en préproduction pour aider le jeune acteur Paul-André Brasseur (père québécois, mère inuite) à apprendre l'inuktitut. «*Sa mère ne lui avait pas enseigné sa langue, toutefois familière à ses oreilles, mais elle le guida au début du projet. Puis Natar l'a sérieusement épaulé. J'ai choisi Paul-André parce*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«*Rien n'est blanc ou noir*, explique le cinéaste Benoît Pilon. Dans mon film, le racisme est là. On sent le poids de la religion, mais également l'envie d'aider cet homme coupé de son univers.»

VOIR PAGE E 2: PILON

## CULTURE

## Andouille à abattre



ODILE TREMBLAY

Osons un doute... Et si Stephen Harper n'avait pas pris la peine d'assister à la cérémonie d'ouverture des Jeux de Pékin moins pour des motifs politiques que pour ne pas être obligé de se farcir un spectacle au complet...

Au-delà des visées électoralistes du premier ministre canadien, qui courtise la droite et ses préjugés, ce pays devient carrément victime du tempérament de l'homme au sommet, un homme que la culture fait littéralement bâiller.

Il suffit parfois d'une carence de la sensibilité, d'une atonie de cette faculté merveilleuse de capter le frémissement de l'art, son émotion, sa fragilité, sa grandeur, pour provoquer les plus terribles dérapages. Lorsqu'un chef d'État est ainsi lobotomisé, malheur à son peuple!

On peut tout reprocher à Stephen Harper. Absolument tout. Sauf de manquer de suite dans les idées. Sa politique culturelle apparaît aussi cohérente qu'implacable! Contrôler le contenu des œuvres, éradiquer les têtes trop marginales, inféoder l'art aux visions du parti, comme, sous d'autres horizons, aux heures triomphantes du réalisme socialiste ou du maccarthysme, étouffer les voix fragiles de la relève et de l'expérimentation, empêcher la transmission du savoir, couper les routes de dif-

fusion. L'infâme projet de loi C-10, destiné à filtrer pour des causes morales les films susceptibles de recevoir des crédits d'impôt, avait préparé le terrain. Retour à la censure, mais aussi haro sur la culture en général, si ce n'est à des fins de propagande et de divertissement.

En quelques jours, son parti a aboli sept programmes de soutien aux arts, qui touchent autant le rayonnement de nos créations que la formation, la recherche, la conservation. Alouette!

À l'unisson, le milieu culturel, horrifié, a réclamé des commentaires de la ministre du Patrimoine Josée Verner. Mais quand elle a finalement pris la parole, c'était pour servir un discours de langue de bois. Aucune ministre du Patrimoine, aussi éteinte soit-elle, ne peut en son for intérieur approuver la dislocation des structures culturelles sous sa gouverne, et on a peine à avaler ses arguties. Les directives passent par-dessus la tête d'un ministre de paille, que son chef brûle politiquement comme chair à canon. La seule porte de sortie honorable pour cette marionnette impuissante serait la démission, qu'elle ne semble pas près de donner hélas! C'est Harper qu'il faut viser et abattre. Les autres ne sont que des valets.

Les protestations du milieu artistique à l'égard des suppressions de programmes d'Ottawa se réveillent particulièrement virulentes au Québec. Et pour cause... Nous voici les premières victimes des coupes à blanc.

La rogne contre le Québec ne serait pas étrangère à certaines de ces compressions sauvages, de fait. Jean-Paul Picard, le responsable du secteur des arts de la performance chez le bientôt aboli PromArt, qui chapeaute la promotion des artistes canadiens à l'étranger, confiait cette semaine au *Globe*

and Mail que le programme était de toute façon déséquilibré, parce que les fonds avaient surtout été versés à des créateurs du Québec.

Il a raison, remarquez. Les œuvres québécoises circulent plus que les autres hors du pays. Les artistes des provinces anglophones brillent trop fréquemment par leur absence. Mais peut-on reprocher à notre culture sa vitalité? Après tout, ces programmes sont ouverts à tous. Sauf que la jalousie... Sauf que la hargne anti-Québec surgissent en fond de scène.

Théâtre, danse, cinéma, etc. Le Québec mène le bal dans tant de secteurs culturels... par sa vitalité, certes, aussi parce que, moins inféodé à la culture américaine que le ROC — barrière de la langue oblige —, il peut s'épanouir dans la différence. Alors oui, nous voici frappés de plein fouet.

Cette culture propre, gentille et nord-américaine, chère au cœur du premier ministre, n'a rien à cirer des fantaisies d'une société qu'il avoue pourtant distincte. Et la culture, là-dedans? L'art en marche traîne toujours, collées à la semelle de ses souliers, des poussières de sa vie de bohème. Pas présentables, trop bruyants et affublés de noms qui choquent le bourgeois, ces artistes hirsutes et avant-gardistes que les conservateurs veulent broyer mais qui expriment l'âme des peuples. Au poteau!

Josée Verner assure vouloir offrir une solution de remplacement au programme Routes commerciales, qui est passé sous le couperet, mais ça semble bien peu. Les compressions touchent tant de volets culturels. À donner le vertige...

Toronto se révèle durement touché aussi, faut pas croire, tout comme Vancouver et les grands centres culturels du pays. Le Canada urbain, sophis-

tiqué, créatif, est la cible des attaques. Ce gouvernement n'a pas à cœur d'élever l'esprit de ses électeurs, mais de l'abrutir en courtisant les couches réactionnaires qu'il veut garder bornées, à l'image du chef. Cet avatar de Bush, cette honte nationale!

Sauf qu'au moment où la mondialisation fait valser les cultures de partout, nos artistes doivent s'affirmer, s'exporter davantage qu'autrefois, histoire de planter leurs pions sur l'échiquier international. Tous ces fonds d'aide auraient dû être augmentés, alors que...

Même pas un ovni, Stephen Harper. Collé plus que les autres, toutefois, à un air du temps vicié, soufflé aux quatre vents de nos sociétés, qui privilégie les prétendus intérêts collectifs à la pensée et à la création individuelles. Partout, l'époque est au divertissement, non à l'expérimentation qui tâtonne dans la brume avant de trouver sa lumière, au consensus plutôt qu'à la rébellion.

Non, les conservateurs ne sont pas des ovnis, juste un terrible signal d'alarme, juste les pires fossoyeurs culturels engendrés sous la feuille d'érable.

Nous sommes en partie responsables de cet ignoble gouvernement qui muselle la culture et nous déshonore par sa politique internationale. L'homme et son parti minoritaire furent démocratiquement élus. Si Stéphane Dion constitue la seule solution de rechange véritable au règne des conservateurs, appuyons-le donc, quelles que soient nos réactions épidermiques à son égard. Chassons Harper, lequel ne demande pas mieux qu'un déclenchement d'élections à l'automne. On se débrouillera avec son successeur après coup. Tout plutôt que cette dangereuse andouille!

Le Devoir

## AFRIQUE

## Vers une bibliothèque scolaire numérique pour les enfants de niveaux primaire et secondaire du Tiers-Monde

SUITE DE LA PAGE E 1

C'est le cas par exemple de la Fondation pour une bibliothèque globale, lancée à Montréal au printemps dernier, qui s'applique à mettre à la disposition de populations du Tiers-Monde une bibliothèque scolaire numérique pour les enfants de niveaux primaire et secondaire. Grâce à des ordinateurs portables, provenant du projet One Lap Top per Child et distribués sous l'égide de la Fondation Paul-Gérin-Lajoie grâce au financement du ministère des Relations internationales du Québec, 160 appareils ont ainsi récemment fait leur chemin jusqu'à Haïti. Ce sont les fameux ordinateurs peu coûteux (ils se vendent en ce moment 680 \$) qui fonctionnent sans aide de l'électricité. En région éloignée, ils ne fournissent cependant pas l'accès à Internet et doivent être chargés des contenus qu'ils diffusent.

En plus de rapatrier un contenu universel francophone libre de droits, la Fondation tente d'obtenir la permission de reproduire différentes œuvres d'auteurs vivants pour les mettre en ligne. Les jeunes bénéficiaires de ces services sont aussi invités à participer eux-mêmes à l'élaboration des contenus. Par exemple, dans le cadre d'un des programmes dont la bibliothèque fait la promotion, des enfants sont invités à demander aux aînés des récits, des histoires et des contes, qu'ils transcrivent en les accompagnant de dessins pour les mettre en ligne, numérisant ainsi ce qui faisait autrefois partie de la tradition orale. L'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ ne disait-il pas qu'en Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle?

«Nous avons conduit un projet-pilote en Haïti, explique Daniel Caissy, président de la Fondation. Toute la première phase du projet a été consacrée à l'appropriation de la technologie par les élèves. La deuxième phase porte sur la bibliothèque scolaire.» Les 160 ordinateurs distribués en Haïti étaient dans un ratio d'environ un ordinateur pour deux élèves. Et un autre projet de la Fondation devrait aussi voir le jour au Burkina Faso et au Bénin, grâce auquel les élèves devraient avoir accès à un ordinateur par classe, dans dix écoles de chacun des deux pays.

Parallèlement à la fondation pour une bibliothèque

globale, le projet Aluka tenait également un stand au salon des exposants du Congrès mondial des bibliothèques et de l'information. «Aluka» est un mot dérivé du zoulou qui signifie «tisser». Le projet vise à diffuser une information de haut niveau, dans toutes les disciplines scolaires, à propos de l'Afrique, et il la fournit gratuitement aux pays en voie de développement. Le portail du Regroupement francophone des bibliothèques nationales numériques, lancé par Bibliothèque et Archives nationales du Québec et annoncé cette semaine au congrès, compte un important volet de développement Nord-Sud.

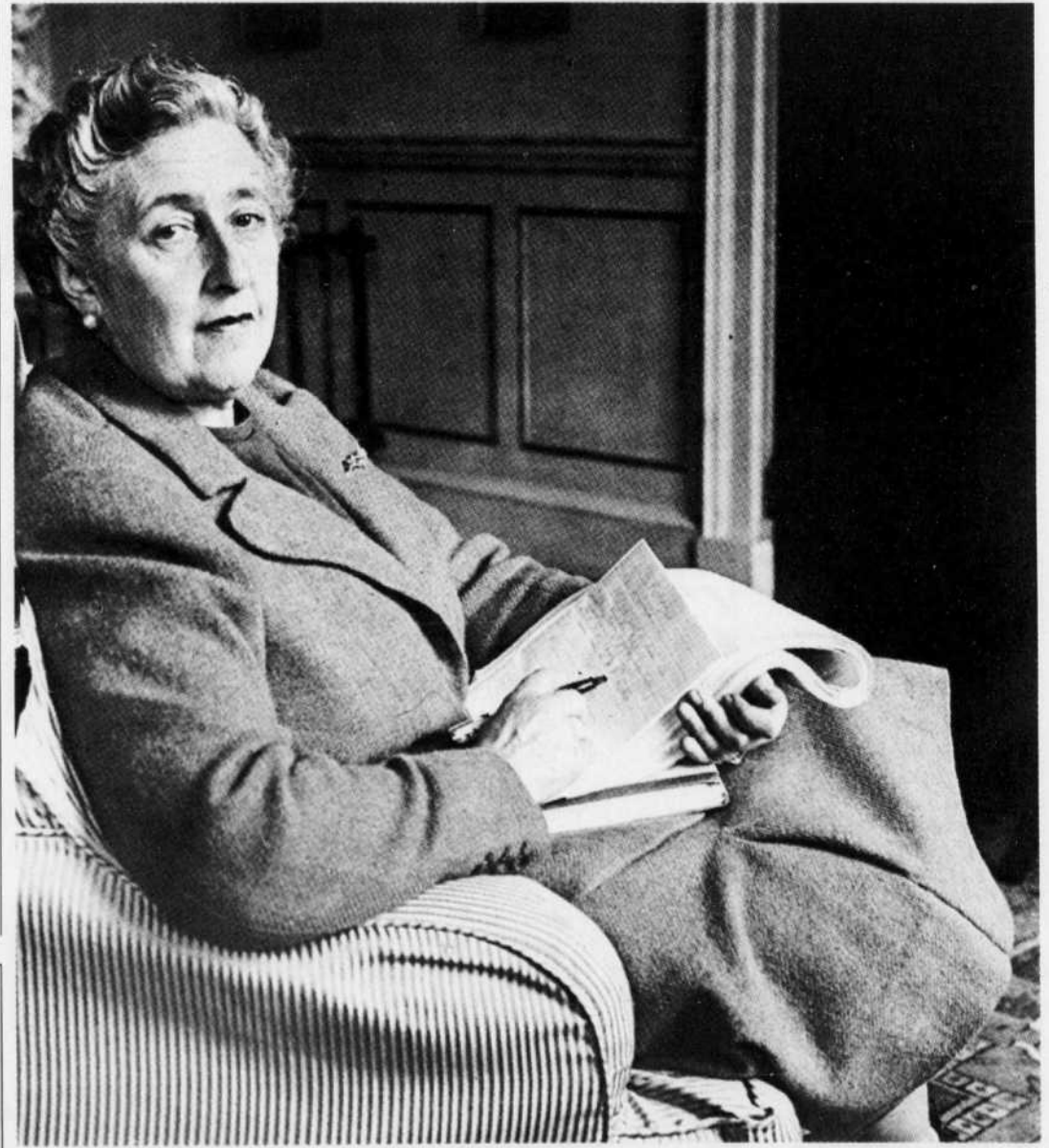
Ces initiatives sont tout à fait remarquables, mais la route est longue avant l'avènement d'une véritable autoroute universelle de l'information. Lors d'une autre conférence présentée au congrès, Rosaline Njile Ep Njike, responsable du centre de documentation et d'archives du bureau sous-régional de l'UNESCO en Afrique centrale, dénonçait l'effet dévastateur sur les communications de climats politiques instables en République centrafricaine, par exemple, ou encore au Tchad, où Internet est pratiquement inexistant. Par ailleurs, au Cameroun ou au Gabon, par exemple, des efforts sont faits pour faciliter l'établissement d'un réseau de communications, même si les obstacles à sa réalisation demeurent nombreux.

Si l'on veut continuer à parler de réseau universel d'information, il faudra donc changer la carte informationnelle du monde qui, comme le souligne Hervé Fischer, est pratiquement calquée sur celle de l'accès à l'électricité. Il faut donc notamment trouver des sources alternatives de courant pour accéder aux populations éloignées des grands centres. «La fracture numérique se réduit beaucoup plus vite que l'analphabétisme», dit M. Fischer. Mais elle demeure et demeurera définitivement considérable. Car la révolution informatique, si elle est bien présente dans les pays développés, n'a pas encore révolutionné le monde, et l'équité sociale à grands coups de souris est un rêve qui est encore très loin de s'approcher de la réalité. La vraie planète Web n'est pas pour demain.

Le Devoir

## De qui s'agit-il?

Cet été, *Le Devoir* vous a proposé chaque samedi une énigme qui mettait à l'épreuve vos connaissances de la vie de quelques grands auteurs disparus. Il s'agissait de deviner l'identité de chacun à partir d'indices laissés par Éric Dupont. La réponse du dernier jeu publié samedi dernier était Agatha Christie.



PLANET NEWS LTD / AFP

Agatha Christie (1890-1976)

## PILON

## Le cinéaste rêve d'une diffusion de Ce qu'il faut pour vivre en territoire inuit

SUITE DE LA PAGE E 1

qu'il ne cabotinaît pas, possédait une interiorité et développa d'entrée de jeu une très bonne relation avec Natar.

Ce dernier a aussi dirigé Denis Bernard (en missionnaire au grand cœur) pour ses dialogues en inuktitut, qu'il lui a d'abord livrés au ralenti, syllabe par syllabe, afin qu'il se les mette en bouche.

## Facture classique

Plusieurs scènes sont tournées à Iqaluit, dans le Nunavut. «Avec mon directeur photo Michel La Veaux, on a donné des tonalités différentes aux deux univers: chaleur pour les paysages du Grand Nord et filtration plus froide à Québec. Quand le héros reprend vie, ces contrastes s'atténuent.»

Le cinéaste affirme avoir voulu offrir au film une esthétique assez classique, sacrifiant les scènes de facture onirique (avec phoques, ours, etc.) présentes au scénario.

Pilon les jugeait trop onéreuses, estimant par ailleurs qu'elles étaient difficiles à réaliser pour un cinéaste non inuit. «Je voulais mettre le film au service de l'histoire plutôt que de rechercher de beaux effets cinématographiques.»

Benoît Pilon a mis sa patte ici et là au scénario, ajoutant une scène qui témoigne du choc de l'arrachement, humanisant certains personnages secondaires, etc.

Son expérience de documentariste l'a servi en fiction. «Elle m'a apporté le souci de la vérité, du petit détail éloquent, l'envie de tirer parti des incidents de parcours, des états d'âme des comédiens.»

Le cinéaste, qui travaille à un autre projet de fiction sur un scénario personnel, rêve d'une diffusion de *Ce qu'il faut pour vivre* en territoire inuit. «A tout le moins, il sera certainement présenté un jour à Iqaluit. Oui, je vais veiller à ce qu'il monte au Nord.»

Le Devoir

## EN BREF

5<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Roland Giguère

Il y a cinq ans cette semaine disparaissait le poète et peintre Roland Giguère. Son éditeur, L'Hexagone, promet une activité commémorative pour le poète cet automne. En attendant, le Jardin des poètes de Cécile Cloutier ajoute une stèle à son parcours pour rappeler la mémoire de l'auteur de *L'Âge de la parole*. — *Le Devoir*

## Penguin reprend les livres de Steinbeck

L'éditeur Penguin a gagné la deuxième tranche d'une bataille juridique pour les droits de l'œuvre de John Steinbeck. En 2006, un juge avait accordé les droits de l'œuvre à son fils et à sa petite-fille. Un jugement vient de renverser cette décision en faveur de Penguin. Une dizaine d'œuvres, dont *Les Raisins de la colère* et *Des souris et des hommes*, continueront donc d'être publiées par Penguin. Prix Nobel de littérature, John Steinbeck est décédé en 1968. — *Le Devoir*

## REVUE possibles

HIVER - PRINTEMPS - ÉTÉ 2008



Quand, l'automne dernier, nous avons commencé à penser à ce numéro, la situation de *Possibles* était si précaire qu'il y avait de fortes chances que ce soit le dernier. Nous avons alors demandé à nos amis et amis de se joindre à nous... non pas pour vilipender les organismes subventionnaires qui, sous de fallacieux prétextes, avaient cessé de nous soutenir, mais plutôt pour tenter d'éclairer d'un point de vue progressiste, sans langue de bois, les possibles d'un avenir éloigné incertain. C'était pour nous la meilleure façon de transformer en utopies réalisables nos inquiétudes et nos déceptions.

Encadré en ouverture par un très beau texte de Madeleine Gagnon, «Œuvre de vie» et, en conclusion par une réflexion profonde du poète philosophe Marc Chabot, «L'avenir est trop loin», ce numéro comporte trois sections. Nous explorons d'abord les problèmes existant dans divers secteurs de la société québécoise et les réponses qu'y apportent certains mouvements sociaux. Une deuxième section, consacrée à la politique, nous parle de l'aliénation technique, du nationalisme, de la droite et de la gauche, de l'engagement étudiant et du socialisme municipal. Une dernière partie regroupe les témoignages d'écrivains, d'artistes et de quelques membres du comité de rédaction.

Tout compte fait, ce numéro un peu spécial propose de multiples façons de faire émerger, d'une identité québécoise menacée, de nouvelles solidarités inspirées par une manière différente de voir le monde et d'habiter la terre.

## Abonnement

Nom \_\_\_\_\_  
 Adresse \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_  
 Province \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_  
 Occupation \_\_\_\_\_

CE NUMÉRO : 14 \$  
 CE NUMÉRO PAR LA POSTE : 16 \$  
 Abonnement individuel : 25 \$  
 Abonnement de soutien : 40 \$  
 Abonnement institutionnel : 40 \$

**Revue Possibles**  
 5070, rue de Lanaudière  
 Montréal, Québec H2J 3R1

Chaque chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement d'un an à compter du numéro

## ÉDITORIAL

L'avenir...  
GABRIEL GAGNON

Œuvre de vie  
MADELEINE GAGNON

## LA SOCIÉTÉ

Être «de gauche», cela a-t-il un sens dans les débats sur l'école québécoise?  
AMINE TEHAMI

L'avenir du réseau de la santé et des services sociaux passe par de petites unités  
JACQUES FOURNIER

La forêt publique et la gauche  
JULIE HAGAN

Rentrer à la maison  
JEAN-FRANÇOIS LEPAGE

En cas de pluie... la révolution aura lieu à l'intérieur  
NADINE JAMMAL

Le mouvement vert québécois hier, aujourd'hui et demain  
JEAN-GUY VAILLANCOURT

Les syndicats peuvent-ils être écologistes?  
PIERRE AVIGNON et VÉRONIQUE BROUILLETTE

Pour un avenir en forme de solidarité intergénérationnelle  
MONA-JOSÉE GAGNON

LA POLITIQUE

Lettre à mon ami poète  
YVES PATRICK AUGUSTIN

Réflexion sur les errements actuels du nationalisme québécois  
RAPHAËL CANET

La montée de la droite: une guerre de position  
FRANÇOIS CYR et PIERRE BEAUDET

Mario Dumont, la droite de la droite  
FRANCE THÉRET

## Y a-t-il une place pour l'expression politique de la gauche au Québec?

PASCALLE DUFOUR et DENIS SAINT-MARTIN

Une nouvelle gauche municipale? Pas de printemps en vue  
MARCEL SÉVIGNY

La dimension technique de la domination contemporaine  
LOUIS MARION

L'avenir délogé, l'avenir engagé?  
NATHALIE PRUD'HOMME

Réveillons le réveil!  
MATHIEU BONIN, MYLÈNE CRÉTE et CLAUDIA VILLENEUVE

TÉMOIGNAGES

Le Québec comme un jardin  
MONIQUE PARISEAU

Possibles jardins? ou l'immigrant au long cours  
LOUIS HAMELIN

Les lieux sauvages  
DOMINGO CISNEROS

Armand Vaillancourt et la conscientisation massive  
MARIOLYNE CHEVRIER

Alex Lan Gagé  
JEAN-MARC FONTAN

Passer la main!  
RAYMONDE SAVARD

Les jeunes... ce n'est pas nous  
ANDRÉ THIBALD

Pas d'avenir sans styrie  
GABRIEL GAGNON

L'AVENIR EST TROP LOIN  
MARC CHABOT

## CULTURE

DANSE

## Perspectives catalanes

Destinations danse, le nouvel événement annuel de l'Agora, présente quatre chorégraphes issues du berceau de la danse contemporaine espagnole

LILI MARIN

Depuis la sortie du dernier Woody Allen, *Vicky Cristina Barcelona*, la capitale de la Catalogne passionne la planète cinéma. Et avec le minifestival qui se tiendra dans les salles de la rue Cherrier du 20 au 30 août, la ville marquée par l'architecte Gaudi devrait aussi piquer ici la curiosité des amateurs de nouvelle danse.

La directrice artistique de l'Agora de la danse, Francine Bernier, a sélectionné quatre spectacles: *Solo por placer*, d'Angels Margarit, *Bach*, de Maria Muñoz, *Mi madre y yo*, de Sònia Gómez, puis *Volumen II* de Sofia Asencio et Tomàs Aragay. Selon Maria Muñoz, qui célébrera l'année prochaine les 20 ans de sa compagnie Mal Pelo, il s'agit de quatre perspectives totalement différentes sur la danse catalane en pleine ébullition, qui ont toutefois en commun d'être le fait de femmes à la fois chorégraphes et interprètes.

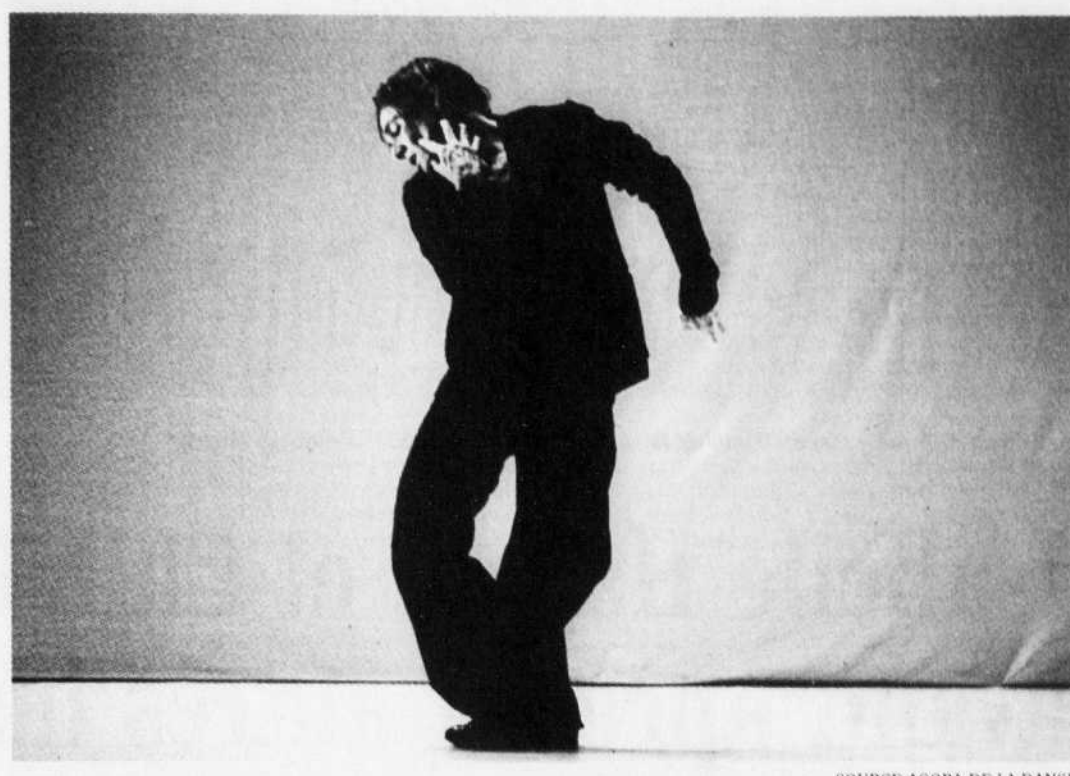
«Nous sommes issues de contextes culturels différents dans notre propre pays», explique Maria Muñoz. Autodidacte, elle a beaucoup voyagé, et a même étudié le théâtre japonais kabuki. Elle a aussi appris d'Angels Margarit, qui fait partie de la première génération de danseurs contemporains espagnols sortis de l'Institut del Teatre de Barcelone à la fin des années 1970. La danse a, à cette époque, pris le relais du théâtre indépendant, très politique, qui s'est développé à Barcelone en réaction au régime franquiste, pendant que florissait le théâtre commercial à Madrid, maintenant le centre cinématographique du pays.

Barcelone est devenue un carrefour de création chorégraphique tel que Sofia Asencio et son partenaire, qui ont commencé à garnir leur feuille de route il y a à peine cinq ans, ont senti le besoin de s'établir en zone rurale pour travailler calmement. Quant à l'autre invitée de Destinations danse, Sònia Gómez, elle se produit, à 34 ans, aussi loin qu'à Rio. Elle arrive ici avec une autofiction chorégraphique à laquelle participe sa mère de 70 ans.

Le deuxième spectacle qu'amène Maria Muñoz à Montréal (elle est venue à Tangente en 1990) a été présenté à Beyrouth et à Damas, où il a fait grande impression «parce que le public de là-bas n'est pas habitué à voir sur scène une femme habillée comme un homme, qui ne raconte même pas une histoire». Toute de noir vêtue sur fond blanc, elle explore les couches mélodiques des préludes et des fugues de Bach, interprétés par Glenn Gould. Cependant, ce n'est pas représentatif du travail de Mal Pelo, prévient Maria Muñoz, qui a beaucoup collaboré avec des écrivains au cours des trois dernières années. Elle a également intégré la vidéo à ses œuvres, qu'elle qualifie d'oniriques.

Peut-on y déceler une quelconque influence du flamenco? «Dans la qualité de la présence», répond Maria Muñoz. À son avis, cette danse typiquement espagnole, qui ne s'enseigne pourtant pas dans les écoles de danse classique ou contemporaine, demeure une référence très forte pour ses compatriotes. Elle rejette toutefois la façon dont le flamenco polarise les sexes. Et au sens du drame andalou, elle privilégie une approche surréaliste, fruit des techniques qu'elle a apprises un peu partout.

Collaboratrice du Devoir



Bach, de Maria Muñoz. Toute de noir vêtue sur fond blanc, elle explore les couches mélodiques des préludes et des fugues de Bach, interprétés par Glenn Gould.

SOURCE AGORA DE LA DANSE

MUSIQUE CLASSIQUE

## La Chef Académie de la BBC, télé-réalité culturelle?

Mardi dernier, la BBC diffusait sur sa seconde chaîne la première émission d'un nouveau genre, *Maestro*. Neuf célébrités britanniques se mesurent devant les caméras pour devenir... chef d'orchestre! Farce ou occasion pour la musique classique?

CHRISTOPHE HUSS

«Quoi que disent les critiques, j'espère qu'ils ne vont pas appeler cela un reality show», disait cette semaine la comédienne de séries télévisées et stand up comic Sue Perkins, candidate de *Maestro*, au quotidien *The Guardian*.

Il est pourtant difficile de trouver une autre dénomination. *Maestro* est simplement une déclinaison «culturelle» mettant en commun deux branches de la télé-réalité: l'exposition de célébrités dans des situations inédites et le «radio-crochet télévisuel», genre *Star Academy* ou *Canadian Idol*.

Dans un premier temps, le genre s'est développé autour de l'observation d'anonymes en quête de notoriété éphémère enfermés dans une boîte (*Loft Story* en français, *Big Brother* dans sa version originale). Le principe de base reposait sur le choix de gens «ordinaires». Pour pallier l'essoufflement de la formule, un «développement» du genre fut de mettre en scène des gens «connus». On a vu dans divers pays des *Big Brother*, des *Survivor* ou des émissions se déroulant à la ferme, avec des «célébrités», le plus souvent des *has been* auxquels manquait la lumière des projecteurs.

Quoi qu'en dise Sue Perkins, *Maestro* est un dérivé des *reality shows* qui s'inscrit bel et bien dans cet univers.

Le principe

Huit personnalités de la Grande-Bretagne — Goldie, *breakdancer* et DJ; le bassiste du groupe

émission, accessibles sur YouTube, sir Roger a bien compris la *game*. Au sympathique DJ Goldie, qui fait strictement n'importe quoi, il déclare «vous êtes un chef né!» Il faut une intervention de son collègue juré Dominic Seldis, contrebassiste de l'Orchestre de la BBC, pour que quelqu'un signale que le *breakdancer* «a la

Il sera facile de fracasser des records pour le classique à la télévision avec le concert du vainqueur, et de vendre ses disques par la suite

pire technique de tous les concurrents». Et, croyez-m'en, au vu du reste des candidats, ce n'est pas un compliment...

Ce principe vous est bien familier: sur Radio Canada, *Le Match des étoiles* procède exactement du même principe, sauf qu'ici le caneva est celui des émissions du type *Idol*.

Scénarisation du réel

Les cotes d'écoute de la première émission de *Maestro*, 1,7 million de spectateurs autour de 22h, avec une audience en croissance (ce qui prouve que les «zappeurs» ont été accrochés), sont très encourageantes. Elles dépassent même celles des nouvelles télévisées *News at Ten*, de la chaîne privée ITV.

Le concept de *Maestro*, inconcevable il y a seulement un an, n'aurait pas émergé dans la victoire-surprise de Paul Potts à l'émission *Britain's Got Talent*, sur ITV en 2007. Le vendeur de téléphones cellulaires mal attifé avait érué avec un panache venu d'ailleurs l'air *Nessun Dorma* de *Turandot* de Puccini. Le buzz agencé autour de l'émission fit ensuite croire au bon peuple (celui visé par le marketing des produits

dérivés) que ce timide rondouillet était un grand ténor. Bocelli a vendu des millions de disques comme cela. Pourquoi pas Paul Potts? Et le marketing a marché...

Une fois démontré qu'on peut s'en mettre plein les poches avec du classique, *Maestro* devenait une suite logique. Au vu des extraits de la première émission, la farce est encore plus grosse. Car l'autre stigmate des *reality shows* est la scénarisation d'une fausse réalité.

Il faut voir (c'est sur YouTube, recherchez «BBC Maestro») le BBC Concert Orchestra lyncher musicalement en direct le présentateur Peter Snow (qui arbore, certes, une tête de *serial killer* en colère) et jouer magnifiquement pour Goldie (qui tient le rôle du grand chauve sympa), malgré ses divagations gestuelles, pour se rendre compte qu'on fait ici d'abord de l'entertainment et que les clients qui feront des cotes d'écoute ont déjà été repérés par les tireurs de ficelles.

Une chance pour la musique classique? Parmi les choses insidieuses véhiculées par *Maestro*, il y a cette idée fautive que tout cela peut s'improviser, que «tout le monde peut le faire» et qu'en temps normal un orchestre réagirait de cette manière et avec le sourire à une usurpation manifeste. Aurait-on idée de faire un camp «Devenez champion olympique en neuf semaines»? C'est évidemment impossible: il y a des chronomètres pour juger; c'est bien trop concret et vrai.

Les effets favorables sont néanmoins évidents: un public qui n'irait pas vers la musique classique peut enfin y être exposé et,

augmenter le bassin de mélomanes, il faut réaliser un tour de magie dont depuis cinquante ans personne n'a trouvé le secret: comment faire écouter Karajan aux auditeurs de Mantovani, comment amener les fans de Bocelli à découvrir Juan Diego Florez, comment faire en sorte que les admirateurs de Paul Potts achètent des billets pour voir le Met au cinéma? Le bénéfice à long terme de *Maestro* ne peut passer que par là.

Quant au vainqueur de cette mascarade, au vu de la piètre concurrence anglaise, il pourrait être couronné à l'unanimité dès aujourd'hui: c'est Louis de Funès dirigeant la *Marche hongroise* de Berlioz dans la séquence d'ouverture de *La Grande Vadrouille!*

Il sera facile de fracasser des records pour le classique à la télévision avec le concert du vainqueur, et de vendre ses disques par la suite. Il reste que, pour

Le Devoir

JAZZ ET BLUES

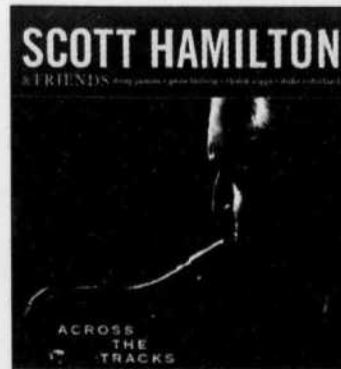
## Amitiés du Rhode Island

SERGE TRUFFAUT

À l'automne dernier, le guitariste Duke Robillard proposait un nouvel album enregistré entre deux shows de Tom Waits, qu'il accompagna lors de sa tournée 2007. La galette en question s'intitulait *A Swingin' Session*, et comme les précédentes elle avait été publiée par l'excellente étiquette canadienne Stony Plain.

Ces jours-ci, le saxophoniste ténor Scott Hamilton nous livre *Across the Tracks*, édité comme toujours par Concord. On dit «comme toujours» parce que cela fait 33 ans que ce souffleur reconnaissable dès la première ou, à la rigueur, la deuxième note enregistrée pour ce label californien. Mentionnons, évidemment en aparté, que la longévité de cette fidélité à Concord constitue un record. Mais cela est tout à fait secondaire.

Tout naturellement, on doit se demander quel lien existe entre la session joyeuse de Robillard et cel-



le baptisée «En dehors de la traque» de Hamilton. Avant tout, soulignons que le lien en question n'est pas tenu. Qu'il n'est pas non plus platement contractuel ou strictement financier. On donne sa langue au minou? C'est très bien, ça. Entre...

Entre le guitariste franco-américain du Rhode Island, qui a remis au goût du jour les tempos des *swing bands* qui font danser avant

de produire un album de John Hammond qui précéda sa participation au *Time Out of Mind* de Bob Dylan, elle antérieure au soutien apporté à Tom Waits, et le saxophoniste qui s'est posé en mémorialiste des sonorités d'outre-tombe, celles de Ben Webster, de Don Byas, de Coleman Hawkins, de Lester Young et d'autres vieux de la vieille aujourd'hui clochards célestes, il y a d'abord, il y a avant tout, un fort sentiment... d'amitié! Vieux de 40 ans.

Cette complicité est le sujet de la dernière production signée Hamilton. Elle a été enregistrée, il n'est pas vain de le préciser, par le vénérable et très respecté Rudy Van Gelder. Bon, au cas où on ne le saurait pas, soulignons que la présence de Van Gelder est un gage de qualité sonore. Lui dans la cabine, on sait que le son sera clair comme du cristal.

Toujours est-il que, pour raconter leur histoire, Hamilton et Robillard ont fait appel à de fines, de

très fines lames: Chuck Riggs est à la batterie, Gene Ludwig à l'orgue et l'immense Doug James au saxophone baryton. Le programme est à l'image de ceux que Sonny Stitt, ou Johnny Griffin, ou Eddie Lockjaw Davies appréciaient décliner lorsqu'un organiste et un guitariste étaient de la partie.

En clair, ils interprètent des classiques composés par Duke Ellington, Fats Waller, Buddy Johnson, Lucky Millinder, Leo Parker, Buddy Johnson, Sonny Stitt ainsi qu'Eubie Blake, l'ancêtre. Le résultat est à la hauteur du programme sur papier. Hamilton et ses copains étant des musiciens hors pair, des musiciens maîtrisant leur art à la perfection, ils s'approprient les morceaux écrits par des tiers avec un naturel qui force l'admiration.

Chose certaine, cet *Across the Tracks* est joyeux, frais, sensuel, convaincant, swing jusqu'au bout des ongles. Remarquable!

Le Devoir

Hydro Québec

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE

30 Forget

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008  
(Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

Vendredi, 22 août

Les Concerts Jazz Industrielle Alliance

TIGER OKOSHI, trompette

LORRAINE DESMARAIS, piano

MICHEL DONATO, contrebasse

CAMIL BÉLISLE, batterie

Soirée

INDUSTRIELLE ALLIANCE ASSURANCE ET SERVICES FINANCIERS INC.

Samedi, 30 août

Les Concerts Jazz Industrielle Alliance

DENZAL SINCLAIRE, en trio

Soirée

INDUSTRIELLE ALLIANCE ASSURANCE ET SERVICES FINANCIERS INC.

LES BRUNCHES-MUSIQUE CASINO

Dimanche 24 AOÛT

CHRISTINE TASSAN et LES IMPOSTEURS

Jazz Manouche

Dimanche 31 AOÛT

PHILIPPE AMYOT, violon

YVES BOUCHARD, guitare

JEAN-PHILIPPE ARSENAULT, contrebasse

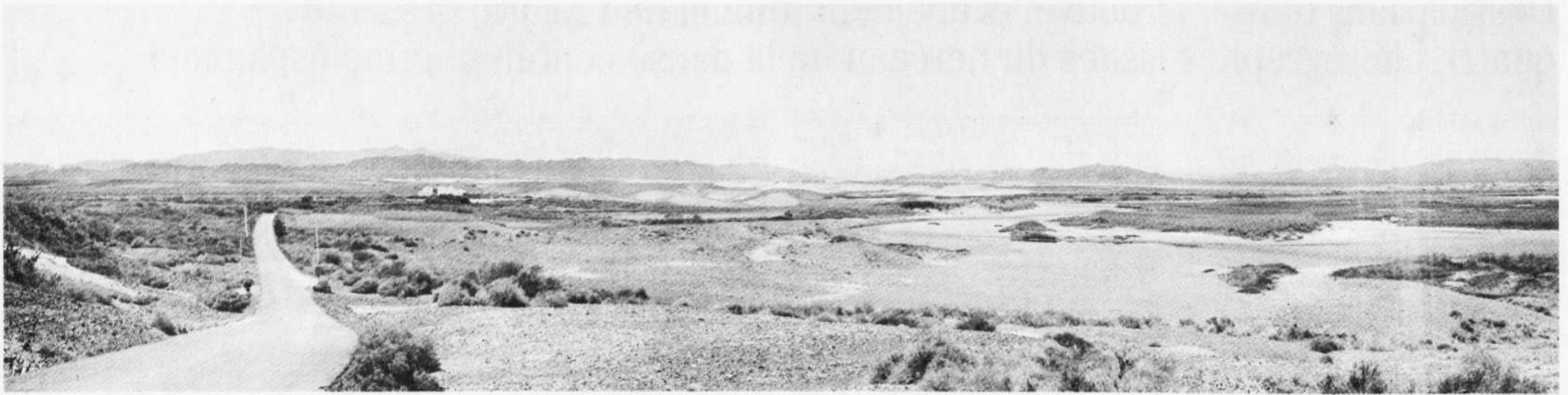
Brise classique

1 888-DFORGET (336-7438)

www.domaineforget.com

Québec Québec

# DE VISU



Les Routes de sel - Oued [Wadi] de la série Destinations, 2003, d'Isabelle Hayeur

SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

## Isabelle Hayeur et Chih-Chien Wang : avant, après et autres instants

**ISABELLE HAYEUR + CHIH-CHIEN WANG**  
Galerie Pierre-François Ouellette art contemporain, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 23 août.  
**JÉRÔME DELGADO**

Elle, elle fait dans la tradition du paysage panoramique, avec des constructions photographiques à couper le souffle. Lui, c'est davantage dans la lignée de la nature morte qu'il travaille, avec des objets, souvent des aliments, en gros plan. Autre différence notable: l'absence de la figure humaine chez elle, alors que dans ses photos à lui, on en retrouve régulièrement.

Isabelle Hayeur et Chih-Chien Wang abordent l'image de manière distincte. Les voilà pourtant réunis par leur galeriste, Pierre-François Ouellette. Et celui-ci insiste: ce ne sont pas deux solos, mais bien une seule et même expo.

A les voir ainsi rapprochés, on

pourrait les croire complémentaires. Aux larges plans en plein air d'Hayeur, regards distants et presque objectifs, Wang propose une approche intimiste et subjective, quelque part autobiographique. En réalité, c'est plus que ça. Derrière ces apparentes différences, les deux univers reposent sur une même idée, sur l'observation du temps et des traces que celui-ci laisse. Sur l'environnement d'une part, sur les choses d'une autre. Au bout, c'est la même attention envers cette inéluctable réalité qu'est l'écoulement du temps.

C'est du moins le constat qui saute aux yeux dès l'entrée dans la galerie. Les œuvres des deux artistes respirent à ce point le même air qu'il apparaît très naturel de les voir ainsi exposées, presque entremêlées. D'autant plus lorsque l'une d'elles, *Snow Mountain*, n'affiche pas ostensiblement la signature de son auteur.

Cette rare incursion de Chih-Chien Wang dans le genre paysage prend en effet l'allure d'un des mirages auxquels nous a habi-

tués Isabelle Hayeur. Avec sa teinte sablonneuse, cette montagne de neige a davantage l'apparence d'une vallée dans un dépotioir. Et pourtant non, c'est bien de la neige, quelque part au printemps, si l'on se fie au gazon bien vert du premier plan.

Chih-Chien Wang et Isabelle Hayeur font leur première apparition chez Pierre-François Ouellette. Recrutés au début de l'année, alors qu'ils s'étaient retrouvés sans galeriste à la mort de Thérèse Dion fin 2007, les deux sont aussi de la Triennale québécoise, toujours en cours au Musée d'art contemporain. L'expo en galerie permet de donner un plus large aperçu de leur travail.

Isabelle Hayeur ne présente pourtant que deux œuvres, étonnamment anciennes, si on peut les qualifier ainsi. *Les Routes de sel - Lagune* et *Les Routes de sel - Oued*, de 2003, fonctionnent d'ailleurs comme diptyque. A moins que ce ne soit comme un troublant miroir révélant plus d'un trait caché, tel qu'elles sont exposées ici, face à face.

Grâce à une route sinueuse,

unique par son tracé se perdant à l'horizon, on reconnaît, dans ces deux photos, le même paysage en campagne, à quelques nuances près. Dans l'une d'elles, ce sont deux plans d'eau qui bordent une péninsule et sa série de maisons nettes. Dans l'autre, on se retrouve devant une zone prise avec une désertification prononcée: l'étendue d'eau a disparu et seuls deux bâtiments semblent avoir subsisté au climat.

Mais est-ce vraiment de ça qu'il s'agit? D'un avant et d'un après? De cet avant et de cet après? Et si c'était le contraire: une zone sauvage, aride, devenue «habitable» après le détournement, l'aménagement d'un cours d'eau?

Troublantes questions que lance, comme à son habitude, Isabelle Hayeur, cherchant autant à nous déstabiliser, en jouant sur la véricité de l'image, qu'à nous placer devant l'inquiétante transformation de l'environnement. A chacun ses réponses: ces *Routes de sel* peuvent donc être interprétées de manières opposées.

Un avant, un après? On peut

déceler chez Chih-Chien Wang que cette double issue narrative n'est pas au cœur de ses œuvres, tellement lui semble happé par le présent. Ses photos, mais aussi sa vidéo, telle *Time Measurement # 3, # 4, # 5*, projection sur trois écrans, fixent le quotidien, dans sa plus tendre banalité.

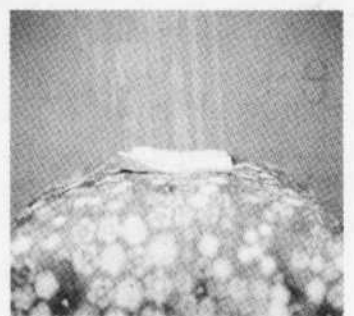
### Le temps qui passe

Poète de l'image, l'artiste natif de Taïwan est capable de donner des sens inattendus aux objets qu'il observe. «Le photographe découpe l'espace et saisit, ici et là, une des multiples permutations qui deviendront image», écrivait François Dion dans *Spirale* (juillet 2007). A l'instar de sa consœur Hayeur, il lie forme et fond, faisant écho, par exemple dans ses aliments en évolution (une aubergine, du riz, des haricots), à la technologie numérique (manipulation de l'image).

Le nouveau corpus qu'il présente ici, presque blanc d'un bout à l'autre (excepté cette jambe rougeâtre qui vient briser la cohérence de l'ensemble), vogue entre opacité et transparence. Ac-

cumulation de poussière qui finit par recouvrir la neige d'une part, les pelures d'haricot qui tombent sur un tissu comme une broderie d'autre part... Le temps qui passe, il existe mille manières de l'observer. La vidéo tripartite *Time Measurement*, qui impose son rythme et ses murmures, montre du moins trois versions du même instant, du même Chih-Chien Wang.

Collaborateur du Devoir



SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN  
*Tissue #5, Topped With Tofu on a Pillow*, 2008, de Chih-Chien Wang

### EXPOSITIONS

## Los Angeles en ses miroirs

CLAUDINE MULARD

Cet été, deux grands musées de Los Angeles proposent des expositions rétrospectives étonnantes, qui reflètent la ville elle-même et réfléchissent aux représentations artistiques qu'elle a générées, de la photographie à l'architecture. Au milieu de ses jardins botaniques rafraîchissants, le musée Huntington de Pasadena présente *This Side of Paradise: Body and Landscape in L.A. Photographs* («De ce côté du paradis: corps et paysages dans les photographies de L.A.»), une

histoire et une réflexion sur les représentations du corps et du décor dans la ville californienne (jusqu'au 15 septembre).

«La naissance de Los Angeles et l'avènement de l'art photographique coïncident», remarque Jennifer Watts, conservateur de l'exposition. *La photographie de L.A. s'est définie elle-même en fonction du climat, du paysage, de la diversité de la population et de la croissance urbaine. Nous montrons les moments glorieux, mais aussi les promesses déçues du grand rêve américain, et toutes les nuances intermédiaires.*

Parmi les 200 photographies in-

telligemment mises en scène par des architectes de Santa Monica, Kevin Daly et Chris Genik, on apprécie la première photo de Los Angeles (des champs et quelques maisons éparpillées), prise en 1862. Et les images d'auteurs comme Imogen Cunningham, Edward Weston, Ansel Adams, Herb Ritts, Edward Ruscha ou Dennis Hopper côtoient des photos d'inconnus, telle l'image dynamique des membres du Hollywood Negro Ballet dansant sur la plage en 1953 (le livre-catalogue est disponible aux Editions Merrell).

A la mi-juillet, on se bousculait au musée Hammer, dans le quartier de Westwood, à la première de l'exposition *Between Heaven and Earth, the Architecture of John Lautner* («Entre ciel et terre, l'architecture de John Lautner», catalogue aux Editions Rizzoli). Conçue par l'historien d'art Nicholas Olsberg et l'architecte Frank Escher, cette rétrospective, prévue jusqu'au 12 octobre, présente pour la première fois l'œuvre de cet architecte moderniste original qui a travaillé avec Frank Lloyd Wright et, dès les années 1940, a construit quelques-uns de ses chefs-d'œuvre aériens à Los Angeles, dont, en 1960, la fameuse Chemosphere House, une soucoupe volante reposant sur un seul pilier, devenue l'une des images iconiques de la ville.

Un mélange judicieux de photographies, de plans, de maquettes et de films des réalisations marquantes de Lautner, projetés en boucle sur les murs, réussit à animer le travail de ce visionnaire.

Le Monde

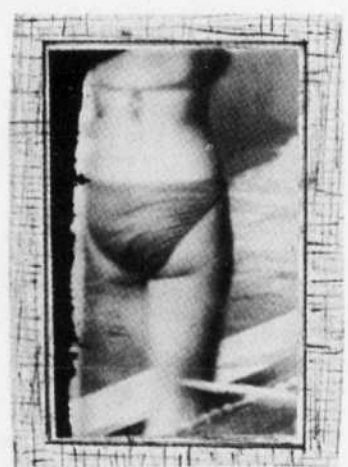
## L'œuvre obsessionnelle de Miroslav Tichy

MICHEL HELLMAN

Dans son village on le prenait pour un fou, un clochard excentrique, voire dangereux. Aujourd'hui, alors qu'il va bientôt fêter ses 82 ans, c'est une vedette et les plus grands musées du monde se disputent ses œuvres. Le parcours du photographe tchèque Miroslav Tichy ressemble à un conte de fées. Une exposition au Centre Pompidou propose actuellement un aperçu fascinant de la démarche et du travail de cet artiste inclassable.

Depuis le début du romantisme, l'histoire de l'art est ponctuée de ces «grandes figures solitaires» qui œuvrent à contre-courant des tendances artistiques officielles, faisant fi des critiques ou de la misère et mus par le seul besoin de créer. Le public apprécie leurs qualités «authentiques», qui contrastent avec les artifices que l'on peut retrouver dans l'art contemporain «institutionnalisé». Le personnage de Miroslav Tichy est indissociable de cette image de l'antiartiste, et cela explique en partie son succès. Son approche de la photographie est réellement singulière.

Né en 1926 en Moravie, enfant unique d'une famille modeste, il s'intéresse très tôt à la peinture et décide de s'inscrire à l'école des beaux-arts de Prague. Mais en 1948, alors que les communistes prennent le pouvoir, il abandonne ses études et retourne dans son village natal. Il commence à s'isoler, à se replier sur lui-même, et délaisse la peinture au profit de la photographie. Il construit ses propres appareils, lentilles et ob-



SOURCE CENTRE POMPIDOU, MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE  
*Sans titre, épreuve gélatino-argentique*, de Miroslav Tichy

jectifs, à l'aide de matériaux de récupération: sparadraps, bouts de plastique, boîtes de conserve et cartons à chaussures (on découvre quelques exemples de ces étonnantes bricolages dans l'exposition), et installe une chambre noire rudimentaire... Avec ce matériel de fortune, il parcourt chaque jour le parc, la piscine, la gare et la place principale de son village en prenant chaque fois des douzaines de clichés. Il photographie surtout des femmes, furtivement, à leur insu, parfois sans même regarder dans l'objectif. Son comportement et son aspect marginal attirent l'attention des autorités, et il sera arrêté et interné à plusieurs reprises dans un asile psychiatrique.

Ce n'est qu'à la fin des années 90 qu'il est «découvert» par un ancien voisin. Celui-ci rédige un ar-

ticle à son sujet dans un magazine consacré à «l'art brut». Un certain intérêt se manifeste alors dans quelques cercles restreints, mais la consécration n'arrive réellement qu'en 2004, quand le grand commissaire Harald Szeemann décide de présenter des œuvres de Tichy lors de la biennale de Séville. Le public découvre alors pour la première fois le travail de l'artiste.

L'exposition du Centre Pompidou rassemble une centaine de ses photographies: ce sont des œuvres très intimes qui témoignent toutes d'une même obsession du corps de la femme: objet de désir, tour à tour convoité et sublimé. Les clichés sont flous, surexposés, parfois très abimés. Tichy soumettait ses œuvres à une étape de «post-production» rude en les jetant par la fenêtre, les laissant prendre la pluie et la poussière, ou se faire ronger par les rats... Il les retouchait soigneusement par la suite, les encadrait avec du carton ou du papier journal. Ces défauts en font leur charme, leur confèrent un caractère unique. Malgré ses méthodes d'amateur, ce voyeur discret possède de un sens de l'observation tout à fait original, marqué par une attention particulière au détail, une influence picturale classique et une approche surréaliste du sujet. Il se dégage de ses «modèles» un érotisme suggéré, jamais vulgaire.

Collaborateur du Devoir

**MIROSLAV TICHY**  
Jusqu'au 22 septembre  
Centre Pompidou, à Paris  
<http://www.cnac-gp.fr/>



**MUSÉE D'ART DE JOLIETTE**

08 É t é	Jean-Paul Lemieux La Période classique, 1950-1975 11 mai - 31 août 2008	Françoise Sullivan Les Saisons Sullivan 25 mai - 31 août 2008
	Tacita Dean Fernschturn 11 mai - 24 août 2008	Oswaldo Macià Calumny • Surrounded in Tears • Something Going on Above my Head 25 mai - 24 août 2008

145, rue Wilfrid-Corbeil  
Joliette (Québec) CANADA  
(450) 756-0311  
[www.musee.joliette.org](http://www.musee.joliette.org)  
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

1967 40 ans 2007

Québec

lanaudière

**Les beaux détours**

HISTOIRE ET NATURE - Montebello  
Dimanche 17 août : COMPLET

L'EXPOSITION DU 400<sup>e</sup> - LE LOUVRE À QUÉBEC  
Samedi 23 août : COMPLET  
Mardi 21 octobre : réservez maintenant!

[www.lesbeauxdetours.com](http://www.lesbeauxdetours.com) (514) 352-3621

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

PROCHAIN TRAIN

18:34

Fig 16

Si ceci ressemble à un test de maths, visiter [matheos.com](http://matheos.com) ou appelez le 1 800 303-8004.

La solution par les maths

ABC CANADA

LIVRES

# Le testament du Mal



LOUIS HAMELIN

**D**olbeau-Mistassini. Un croisement de routes, un pouceux. La main sur le cœur, j'ai promis à une Maria Chapdelaine post-moderne de ne jamais plus laisser un être humain en plan au bord du chemin, donc je freine. Avant-hier, c'était un type que son auto avait abandonné, obligé de se lever à quatre heures du matin pour aller travailler. Hier, un gars de Sainte-Béatrix cueilli le long du rang Saint-Paul en allant acheter une bouteille de Madiran pour aller avec les chanterelles. Lui, son auto l'avait abandonné, et en plus, sa blonde l'avait oublié. Et il y a eu Donald-les-bras, le pêcheur de crabes ramassé à Baie-Comau qui, avant d'arriver à Betsiamites, en m'examinant du coin de l'œil comme pour me tester, m'a lancé qu'un sasquatch avait été aperçu sur la Basse-Côte-Nord. Un pouceux qui fait marcher un automobiliste, c'est de bonne guerre.

Le gars du Lac, lui, un gros et grand jack, me demande si je m'intéresse à la littérature spirituelle. Peut-être qu'il a utilisé une autre expression, mais je savais très bien de quoi il voulait parler. Il est là qui me déballe son truc, une espèce de guide spirituel américain avec un nom à coucher dehors, auteur de livres vendus à la tonne. Encore un marchand d'âme aux écrits qui sauvent, vieux fantasme. Mais entre croire à ça et au sasquatch, mon cœur ne balance même pas: je parie sur le monstre.

Saint-Félicien, son zoo. Je m'appête à déposer mon bonhomme dans ce coin-là lorsqu'il me demande si les critiques littéraires *disent les livres*. Une question que bien du monde semble se poser, à l'heure où se plonger dans un livre plutôt que d'aller pipoler sur Internet (Madonna, 50 balais, dites-moi que je rêve, quelqu'un...) fait figure d'une sorte d'exploit intellectuel. Je lui réponds que je peux seulement parler pour moi. Que si j'ai développé une technique de lecture ultra-rapide pour affronter les romanciers balzacien égarés dans le mauvais siècle, je n'ai jamais sauté un para-

graphe de Dostoïevski ni de Balzac, ni un seul bout de tuyau du réseau d'égouts dublois, équivalent joyeux de la Méditerranée. Parce que le diable est dans les détails, et c'est lui en général qui m'intéresse.

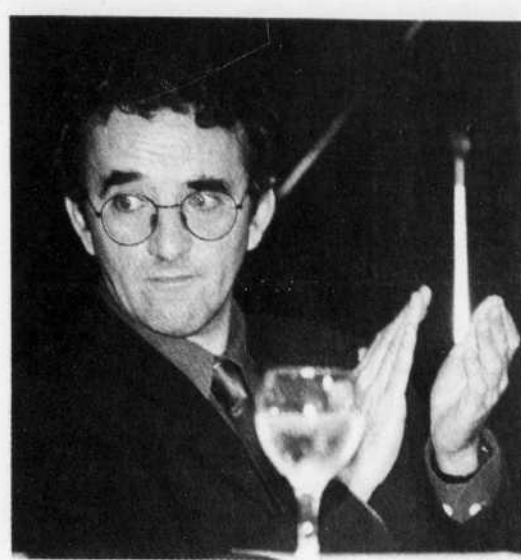
Deux cadavres

Il y a bien un ou deux cadavres dans mon placard. De *Bonsoir, miss Nita!*, recensé en 1999, j'ai lu au plus 15 pages, mais la directrice de la section littéraire insistait pour avoir un texte, je n'avais rien en réserve et puis, c'était d'un mauvais, il y a toujours des limites à se salir le cerveau. Plus récemment, j'ai sauté plusieurs paragraphes de la *Partie des crimes* du 2666 de Roberto Bolano, mais ça, je m'y attendais. Je les ai sautés de la même manière qu'on se détourne pour vomir pendant une autopsie.

J'avais entendu parler de ce livre bien avant de le recevoir, en avais entendu parler comme on entend parfois parler de la beauté, de ces yeux verts incroyables que vous décrit un ami, ouvrant sans le savoir la voie à l'amour. Roberto Bolano est décédé en 2003, en attente d'une greffe du foie, après avoir, à quelques virgules près, accouché de son chef-d'œuvre annoncé, *2666*. Sa disparition s'est confondue avec la rumeur du livre.

Je savais que toute une partie de ce roman de 1012 pages reprenait, dans un style quasi clinique, la litanie des centaines de meurtres de femmes commis à Ciudad Juarez, au Mexique, entre 1993 et aujourd'hui. Un féminicide que le journaliste Sergio González Rodríguez, auteur de *Des os dans le désert* (recensé l'année dernière dans cette chronique), a qualifié de «crime contre l'humanité volontairement irresolu», c'est-à-dire impuni, c'est-à-dire perpétré sur fond de complicité policière, de corruption politique congénitale et de toute-puissance friquée et superarmée des cartels et des narcos du nord du Mexique. Torturée, violée, assassinée. 13 ans... Ainsi va, avec des variantes d'outrage quasiment à l'infini autour du grand corps unique de toutes ces femmes dompées et jetées comme des jouets cassés, la litanie.

González Rodríguez, l'écrivain-enquêteur, est maintenant un personnage du roman de Bolano, de sorte que cet interminable et sordidissime fait divers nous arrive désormais filtré par le regard de deux auteurs dont les sensibilités différentes se sont rencontrées quelque part au-dessus de l'abîme, l'un émule de Truman Capote, l'autre héritier de la grande tradition



L'écrivain chilien Roberto Bolano

voquée au Livre Total, de Cervantès (même composition enveloppante, aléatoire en apparence) à Borges (l'érudition et ses miroirs vrais ou feints). Mais qu'on la prenne par l'un ou l'autre bout, l'histoire demeure parfaitement horrible.

Le plan général du livre fait penser au *Quatuor d'Alexandrie* de Durrell. Autour d'une même histoire s'articulent cinq volets romanesques dont le degré d'indépendance par rapport à la trame principale (les meurtres de femmes) varie selon un principe invisible et peut-être indéterminé, les points de contact reliant chaque sous-histoire aux quatre autres ayant tout de l'accident narratif, voire d'un caprice apparent qui rappelle la vie elle-même et le hasard de ses lois. Un centre de gravité, tout de même: la ville frontalière de Santa Teresa, dans le désert de Sonora, inspirée de Ciudad Juarez la maudite. Et à ce centre de gravité correspond une planète, celle de l'écrivain allemand Archimboldi, au parcours elliptique et secret, astre lointain qui nous est d'abord décrit par des savants, avant que, de périégée en apogée, une trajectoire qui couvre presque tout le vingtième siècle nous le

rende enfin visible. Un pentateuque romanesque, donc, et un grand thème: le Mal, mais aussi les liens plus ou moins occultes que ce dernier entretient avec la littérature. Bolano, à propos, était déjà l'auteur d'une fausse anthologie au titre provocateur: *La Littérature nazie en Amérique*.

Mais dans *2666*, rien n'est simple. Le Chilien est de toute évidence un partisan de la thèse dite de la banalité du Mal. Il y a ce parallèle voulu entre le féminicide (ou gynécide) et l'Holocauste. Mais les obscures lois du destin qui placent Santa Teresa sur le chemin d'Archimboldi semblent obéir aux seules mathématiques du vaste hasard sur lequel la construction de tout le livre repose. Esquisser le plan de *2666*? 1- Quatre spécialistes universitaires de la littérature allemande (trois hommes et une femme) découvrent l'œuvre d'Archimboldi et décident d'y consacrer leur existence, puis les trois hommes tombent amoureux de leur jeune collègue. 2- Un certain Almafitano, professeur, vit à Santa Teresa avec sa fille, jeune, belle, et pour laquelle il s'inqiète. 3- Un journaliste noir de New York, à Santa Teresa pour couvrir un match de boxe, rencontre la fille d'Almafitano et lui fait quitter la ville. 4- Les meurtres de femmes. 5- Vie de l'écrivain Archimboldi, alias Hans Reiter, dont le seul lien avec le gynécide du Sonora est un neveu qui se verra un jour accusé d'assassinat.

Le reste est littérature. Et on aura deviné que si *2666* forme au total une œuvre plutôt sombre, ses mille et quelques pages n'ont rien à voir avec les architectures épurées du roman noir classique. Se jouer ainsi des règles comporte des risques que Bolano, préoccupé d'immortalité, assume pleinement. On le suit, trouvant la *Partie d'Almafitano* plus faible, se demandant ailleurs où tout ça veut nous mener, ou si publier un roman de plus de 1000 pages en 2008 possède encore le moindre sens. Et en regardant le pouceux descendre de l'auto devant un centre commercial de Saint-Félicien, on a envie de lui demander une greffe de la foi.

hamelinlo@sympatico.ca

2666

Roberto Bolano  
Traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2008, 1016 pages

LA PETITE CHRONIQUE

## Correspondances en tout genre

**J**e connais des lecteurs aux goûts les plus exigeants qui ne lisent que fort parcimonieusement les correspondances d'écrivains. Je ne suis pas des leurs. Ce qui n'empêche pas d'estimer que parfois on exagère l'intérêt de documents qu'on aurait pu oublier sans trop de dommage.

*J'ai ce que j'ai donné* est le titre dont on a coiffé des lettres de Giono adressées à sa femme et à ses deux filles, dont l'une, Sylvie, est l'auteur du choix, des notes et de la présentation. Aux lecteurs de l'auteur de Manosque, ces lettres paraîtront d'un intérêt certain. Giono y apparaît comme un mari et un père affectueux. Il traite sur le ton souvent badin de ses problèmes d'écrivain et de la marche des affaires à domicile. L'image que l'on retient est celui d'un homme plutôt bon enfant, conscient de sa valeur mais sans outrecuidance. Une facette de la personnalité que ne révélait pas l'essai paru l'an dernier chez Actes Sud et qui faisait état de sa liaison avec Blanche Meyer. A aucun moment dans ce recueil de lettres est-il question de l'intruse.

Que retenir de cette correspondance sinon, et ce n'est pas rien, que le bonheur «est le seul but raisonnable de l'existence». On republie, dans la collection «L'imaginaire», *Les Lettres à son frère Théo* de Van Gogh. Au livre, on joint le DVD du film de Maurice Pialat. Si le peintre n'est pas un écrivain, les lettres qu'il destine à son frère et protecteur ont une force de conviction que nombre d'auteurs n'ont pas.

Qu'il y ait des répétitions sans nombre dans ces appels au secours que l'artiste lance dans un état qui ne s'éloigne jamais bien longtemps du désespoir, cela est l'évidence. Ce qu'on peut être loin de la sérénité à laquelle l'auteur du *Hussard sur le toit* semble croire.

Le peintre croupit constamment dans la plus noire des misères. Qu'il soit dans la dèche à Paris ou à Londres, Vincent, à peine dans sa vingtaine, attend de son frère qu'il lui vienne en aide. Il veut devenir

pasteur et, un peu plus tard, connaît l'épreuve du Borinage, partage la vie de pauvres mineurs. Quand il rencontre une prostituée enceinte et qu'il tente avec elle l'aventure du couple, façon pour lui de sauver de la mouise une pauvre femme et en même temps de se consoler du refus que lui a opposé une cousine, il apparaît comme le sauveur des âmes qu'il a voulu être.

A Théo, le peintre envoie régulièrement ses dessins, raconte ses projets et quémande pour ce qui n'est même pas l'essentiel. Le reste nous est connu, la rencontre avec Gauguin, l'automutilation, les internements, le suicide à Auvers-sur-Oise.

Si les redites sont la marque même de ces lettres, il n'est pas question de les déplorer toutes. Car c'est l'obsession qui donne le ton et la valeur à ces cris désespérés. Qu'un homme ait souffert à ce point pour produire une œuvre picturale de l'importance qu'on connaît n'est pas tellement étonnant, il est plutôt scandaleux. Non qu'il faille blâmer les contemporains, les proches de Van Gogh, l'homme n'était certes pas d'un commerce aisé, imprévisible, entier, tout ce qu'on veut. C'est tout simplement que la douleur à cette intensité est scandaleuse. Quand on nous dira un jour, demain peut-être, qu'une toile du Néerlandais s'est vendue à quelques dizaines de millions de dollars, ayons au moins un petit sentiment de dégoût. Et pensons que Van Gogh, pour reprendre le titre des lettres de Giono, n'a pas reçu ce qu'il a donné.

Collaborateur du Devoir

J'AI CE QUE J'AI DONNÉ

Jean Giono  
Gallimard, «Haute enfance»  
Paris, 2008, 225 pages

LETRES À SON FRÈRE THÉO

Vincent Van Gogh  
Gallimard, «L'imaginaire»  
Paris, 2008, 567 pages



Jean Giono dans sa villa de Manosque peu avant sa mort, en 1970

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Céline, diva de la plume

CHRISTIAN DESMEULES

**S**es lettres à Gaston Gallimard, son dernier éditeur, nous avaient déjà permis de goûter à un art de l'insulte, de la mauvaise foi et de la transe hargneuse plutôt inédit. L'auteur du fabuleux *Voyage au bout de la nuit* est un chien de garde efficace de son œuvre, constamment à l'affût, l'écume aux lèvres. Et capable de mordre, s'il le faut, la main qui le nourrit.

Mais la première chose qui frappera le lecteur de cette réédition des *Lettres à Marie Canavaggia* — l'édition presque confidentielle de 1994 en deux volumes, aux petites Éditions du Lérot, en Charente, était devenue introuvable — est peut-être, au contraire, la douceur et l'amitié dont il est aussi capable. Traductrice, secrétaire littéraire, confidente et amie, Marie Canavaggia (1896-1976) jouera un rôle majeur de collaboratrice auprès de Louis-Ferdinand Céline, en laquelle il avait une confiance absolue — notamment pendant le pénible exil danois à la sortie de la Seconde Guerre mondiale.

Rassurons-nous tout de suite, le style célinien est là. Télégraphique, dansant, inimitable. Nous sommes dans les coulisses d'une œuvre colossale et d'un destin pour le moins contrarié. Comme chez Flaubert — dont Gallimard achevait ce printemps la publication en Pléiade des cinq tomes de la fascinante correspondance —, Céline carbure au style et à l'indignation.

Entre deux épisodes de sa phobie antisémite, il donne du «*Mon Petit*», du «*Ma Chère Enfants*» à celle qui lui rendra, pendant des années,

«de bien mesquins et précis services». À la parution de *Mort à crédit*, Céline trouve les critiques «*épileptiques de haine et de sottises, et de médiocrité vexée, surtout. C'est la pire, l'irrémissible*». C'est lui qui souligne.

Offrons-nous tout un paragraphe de cette lucidité dévorante: «*Les critiques ne disent jamais que des sottises. Ils esquivent l'effort par le cancan et le menu chantage, journalistes avant tout, ce sont des papoteurs. Vous vous habituerez vite à ne jamais rien lire que sous cet angle. Mais ce qu'ils écrivent là est encore beaucoup trop favorable. Je voudrais bien qu'un autre se décide à me couvrir de crachats, cette modération relative est banale. C'est un ton qui s'oublie trop vite, la foule est sadique et lâche et envieuse et destructrice. Il faut lui donner des sensations de sac et de pillage et d'écrabouillage, autrement elle ne marche pas.*»

Mais le romancier de génie qui éructe, le pamphlétaire obsédé et frénétique se débatta bientôt comme un diable dans l'eau bénite. Du Danemark où il s'était réfugié en 1945 avec sa femme Lucette et Bébert, son chat, il travaille à la suite de *Guignol's Band* et désespère de revoir Paris et la France: «*Écrivez-moi de grâce tous les huit jours. Je ne vis que par vos lettres. Je ne suis pas ici. Je suis comme un scaphandre plongé dans l'eau d'exil avec un petit tuyau.*»

On le retrouvera bientôt en réfugié de banlieue et «*médecin des pauvres*» à Meudon, dans la maison devenue presque mythique où il mourra en 1961. Avec des regrets, certes, mais dans la sûre négation de tous ses crimes, entouré de sa petite ménagerie.

Collaborateur du Devoir

LETRES

À MARIE CANAVAGGIA, 1936-1960

Louis-Ferdinand Céline

Édition de Jean-Paul Louis  
Gallimard,  
«Les Cahiers de la NRF»  
Paris, 2008  
760 pages

**ARCHAMBAULT**  
Une compagnie de Quebecor Media

**PALMARÈS LIVRES**

Résultats des ventes: du 5 au 11 août 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 <b>MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3</b> Stieg Larsson (Actes Sud)	1 <b>LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2009</b> Collectif (Larousse)
2 <b>TOUTES CES CHoses QU'ON NE S'EST...</b> Marc Levy (Robert Laffont)	2 <b>BESCHERELLE - L'ART DE CONJUGUER</b> Collectif (Hurtubise HMH)
3 <b>LES YEUX JAUNES DES CROCODILES</b> Katherine Pancol (Livre de Poche)	3 <b>MANGE, PRIE, AIME</b> Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)
4 <b>CONFESSIONS D'UNE ACCRO DU...</b> Sophie Kinsella (Pocket)	4 <b>LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA...</b> Collectif (Robert)
5 <b>SILENCE DE MORT</b> Christine Brouillet (Courte Échelle)	5 <b>MULTICTIONNAIRE DE LA LANGUE...</b> Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
6 <b>UN LIEU INCERTAIN</b> Fred Vargas (Viviane Hamy)	6 <b>LE SECRET</b> Rhonda Byrne (J'n Monde Différent)
7 <b>PETIT GUIDE POUR ORGUEILLEUSE</b> Annie L'Italien (Québec Amérique)	7 <b>REUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU...</b> F. Tchou / P. Tranquille (Didier)
8 <b>LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ</b> Marc Levy (Pocket)	8 <b>JE N'AURAI PAS LE TEMPS</b> Hubert Reeves (Saulil)
9 <b>À TOMBEAU OUVERT</b> Kathy Reichs (Pocket)	9 <b>LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT</b> Eckhart Tolle (Ariane)
10 <b>LA CONSOLANTE</b> Anna Gavalda (Dilettante)	10 <b>TRIO BESCHERELLE</b> Collectif (Hurtubise HMH)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 <b>VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLEULE</b> Linda Joy Singleton (ADA)	1 <b>PLAYING FOR PIZZA</b> John Gisham (Dell)
2 <b>TENTATION</b> Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 <b>EAT, PRAY, LOVE</b> Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
3 <b>LE CLUB DES DISSEUSES... T. 1</b> Dotti Enderle (ADA)	3 <b>BONES TO ASHES</b> Kathy Reichs (Pocket)
4 <b>TOI ET MOI À JAMAIS</b> Ann Brashares (Gallimard-Jeunesse)	4 <b>LIFE WITH MY SISTER MADONNA</b> Christopher Ciccone (Simon & Schuster)
5 <b>LES SECRETS DE L'UNIVERS T. 1</b> Charbonneau / Bilodeau / Villeneuve (ADA)	5 <b>THE SANCTUARY</b> Raymond Khoury (Signet Book)
6 <b>RENCONTRES DE L'ÉTRANGE T. 1</b> Linda Joy Singleton (ADA)	6 <b>YOU'VE BEEN WARNED</b> J. Patterson / H. Roughan (Vision)
7 <b>IAN FLIBUS T. 1: L'ÎLE AUX TREIZE OS</b> Alain Ruiz (Boomerang)	7 <b>HARRAP'S FRENCH &amp; ENGLISH...</b> Collectif (McGraw-Hill)
8 <b>LA MAGIE DU DIADÈME T. 1: LE LIVRE...</b> John Peel (ADA)	8 <b>STEP ON A CRACK</b> J. Patterson / M. Ledwidge (Vision)
9 <b>HARRY POTTER ET LES RELIQUES...</b> J. K. Rowling (Gallimard)	9 <b>A NEW EARTH</b> Eckhart Tolle (New American Library)
10 <b>TEA STILTON T. 4: MYSTÈRE À PARIS</b> Téa Stilton (Albin Michel)	10 <b>THE POWER OF NOW: A GUIDE TO...</b> Eckhart Tolle (New World Library)

C'est la rentrée!

consultez notre circulaire!

L'ÉQUIPE D'OLIVIERI

**Olivieri**  
librairie • bistro

**Hélène Chassé**  
libraire

Au cœur des livres

Pour tous les fans...  
Hélène fera son dernier tour de librairie demain le 17 août 2008.

Nous lui souhaitons de belles années de lecture et tenons à souligner son apport inestimable au métier de libraire.

5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
514 739-3639  
service@librairieolivieri.com

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Vie et métaphysique d'Einstein



LOUIS CORNELLIER

Ce qu'il y a de fascinant avec Einstein, c'est que l'homme est devenu célèbre grâce à une découverte — la relativité — et à une formule —  $E = mc^2$  — que très peu de ses contemporains et des suivants ont comprises.

Dans un essai biographique intitulé *Le Siècle d'Albert Einstein*, le journaliste français Laurent Lemire rapporte, entre autres, cette anecdote. En 1931, lors de la première du film *Lumières de la ville*, Chaplin dit à Einstein: «On m'applaudit parce que tout le monde me comprend et vous parce que personne ne vous comprend.» Les dadaïstes et les surréalistes, de même, seront fascinés par les travaux du maître, mais «sans les comprendre». Le philosophe Alain résumera la relativité en ces termes: «Algèbre tout est correct; humainement tout est puéril.» Proust, dont les explorations du temps ont été reliées à celles d'Einstein, avouera: «On a beau m'écrire que je dérive de lui, ou lui de moi, je ne comprends pas un seul mot à ses théories, ne sachant pas l'algèbre.» Alors, ne vous sentez plus coupable de ne rien piger à cet «espace-temps courbé par la matière et l'énergie qu'il contient», vous êtes en très bonne compagnie. Un certain Valtat, pour

résumer, a parlé de «popularité générale et de compréhension restreinte».

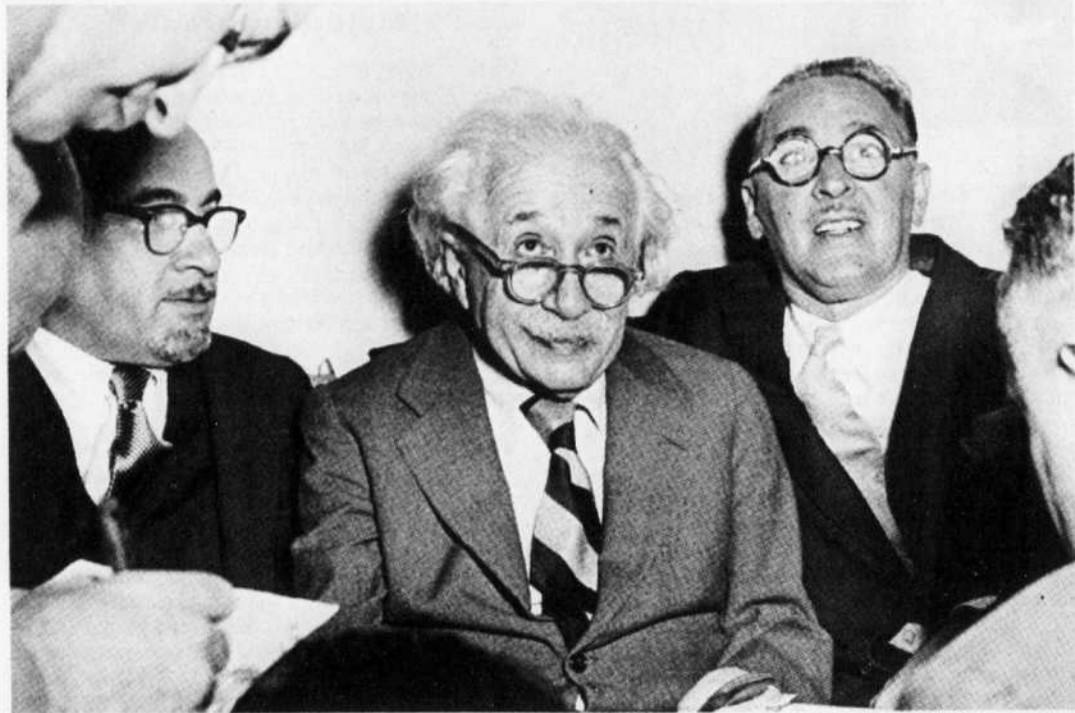
Il y a là, pourtant, quelque chose de fondamental, puisque c'est cette fameuse relativité — et non ses découvertes qui ont permis d'ouvrir nos portes de garage à distance, de faire fonctionner nos systèmes d'alarme ou nos GPS et d'écouter des DC et des DVD — qui a élevé Einstein au statut de scientifique par excellence du XX<sup>e</sup> siècle et de «premier savant peuple». Comme je ne saurais, toutefois, vous expliquer de quoi il en retourne exactement, je me permettrai d'insister sur le reste, c'est-à-dire la vie du physicien ébouriffé.

Très observateur de l'ordre de la nature, rapporte Lemire, le petit Einstein ne prononcera son premier mot qu'à l'âge de sept ans. Élève doué même s'il déteste l'école, il fréquente déjà la géométrie d'Euclide à douze ans et lit la *Critique de la raison pure*, de Kant, à quatorze ans. Selon Lemire, l'émerveillement ressenti par l'enfant de cinq ans devant une boussole que lui présente son père serait à l'origine de sa «volonté inaltérable de comprendre». Sa vie durant, Einstein sera obsédé par la découverte des secrets de celui qu'il appelle le «Vieux», c'est-à-dire Dieu.

De nature rebelle, le savant sera à son aise dans la Suisse de 1900, qui accueille «des anarchistes russes, des rebelles allemands, des libres-penseurs français». Sa fonction d'expert technique à l'Office des brevets de Berne n'est pas sans lien avec sa découverte de la relativité. Le problème de la synchronisation des horloges occupe alors plusieurs savants, et Einstein, selon le physicien Étienne Klein, s'en inspirera grandement dans ses recherches qui aboutiront, pour la première fois, en 1905. Fait à noter, insiste Lemire, ce résultat «demeure la dernière hypothèse du fonctionnement de l'univers qui soit due à un seul homme». Il n'est pas issu, autre fait remarquable, de l'observation, mais essentiellement d'une pensée nouvelle. Einstein lui consacra sa vie, entre autres en ferraillant contre ceux qui s'en inspirent pour développer la mécanique quantique et l'hypothèse des trous noirs, deux théories qu'il rejette.

Mais Einstein, nous dit Lemire, c'est aussi le père d'une petite fille d'à peine un an dont on a perdu la trace et de deux fils dont l'un a passé dix-sept ans de sa vie à l'asile, c'est le joueur de violon au quotidien, l'admirateur anticommuniste de Lénine, le sioniste accommodant, le pacifiste, le citoyen américain opposé au macarthysme et au racisme et défenseur des droits civils, c'est le partisan de la liberté qui, par crainte du nazisme, attirera l'attention de Roosevelt, en 1939, «sur la possibilité de réaliser une arme nucléaire», avant de lui écrire une seconde lettre, en 1945, dans les mois précédant les tragédies d'Hiroshima et de Nagasaki approuvées par Truman, pour le dissuader d'utiliser cette arme.

Einstein (1879-1955), d'une certaine manière, nous



AGENCE FRANCE-PRESSE

Albert Einstein à l'université Princeton à l'occasion de son 75<sup>e</sup> anniversaire de naissance, en 1954

dit Laurent Lemire, c'est le XX<sup>e</sup> siècle. On peut bien, parfois, avoir peine à s'y retrouver.

## Et Dieu

«La science sans la religion, écrivait Einstein, ressemble à un boiteux; la religion sans la science ressemble à un aveugle.» Et il ajoutait: «Ma religiosité tient en une humble admiration de l'esprit infiniment supérieur qui se révèle dans le peu de choses que nous sommes capables de discerner de la réalité au moyen de notre faible raison.»

C'est ce sentiment religieux qu'ont voulu explorer, en «enquêteurs», Jacques Languirand et le philosophe et théologien Jean Proulx dans *Le Dieu cosmique. À la recherche du Dieu d'Einstein*, un très riche essai issu d'une série radiophonique diffusée à la Première chaîne de Radio-Canada.

Prenant Einstein, cet «être profondément religieux», comme «symbole de tous ces scientifiques et de tous ces philosophes modernes en quête d'une religion et d'un Dieu qui ne fassent point injure à leur raison, ni à la religion ni à Dieu lui-même», Languirand et Proulx présentent, en quelque sorte, l'histoire d'un Dieu cosmique conçu «comme cette Raison supérieure impersonnelle, universelle et immanente à l'univers, dont parlaient déjà les stoïciens».

Appuyé sur un solide travail de recherche, cet essai aborde diverses conceptions de Dieu (des Lumières, du romantisme, de Spinoza, de Leibniz, des créationnistes, de Teilhard de Chardin, des sages orientales), tout en suggérant, en guise de thèse directrice, que la religiosité naturelle, cosmique et universelle vaudrait mieux que les religions révélées, souvent fractionnelles. Sans entrer ici dans ce débat, on retiendra la valeur pédagogique de cet ouvrage.

louisco@sympatico.ca

## LE SIÈCLE D'ALBERT EINSTEIN

Laurent Lemire  
Perrin  
Paris, 2008, 276 pages

## LE DIEU COSMIQUE

## À LA RECHERCHE DU DIEU D'EINSTEIN

Jacques Languirand et Jean Proulx  
Le Jour  
Montréal, 2008, 288 pages



Jacques Languirand

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les librairies indépendantes du Québec

## Les conseils de vos libraires indépendants



## Le chemin des brumes

Jacques Côté, Alito, 374 p., 14,95\$

Le dernier polar de Jacques Côté, *Le chemin des brumes*, se dévore avec passion. Il y a peu de fausses notes dans ce suspense haletant digne d'un Deon Meyer campé dans le sauvage décor du parc des Laurentides, où la tension grimpe à chaque fin de chapitre. Vraiment, Jacques Côté est appelé à devenir à Québec ce que Ian Rankin est à Edimbourg ou Michael Connelly à Los Angeles: le romancier-phare d'une ville pas tout à fait sage. Souhaitons que la prochaine enquête de Daniel Duval ne tarde pas trop.  
Christian Vachon, Librairie Pantoute, Québec

## L'ange de pierre

Margaret Laurence, Alito, 448 p., 18,95\$

*L'ange de pierre* est le premier opus du cycle de Manawaka. Il s'agit de la publication des œuvres de l'auteure canadienne-anglaise Margaret Laurence, disparue en 1987. C'est le récit lucide du monde de Hagar Shipley, issue d'une famille pionnière du Manitoba, celui de la vie de cet ange de pierre qu'elle est, durcie par une vie à laquelle elle cherche un sens et sur laquelle elle revient à 90 ans, juste avant de tirer sa révérence. Un beau et grand roman, à découvrir ou à relire.  
Diane Normand et Yves Guillet, Librairie Le Fureteur, Saint-Lambert



## Les chartreuses

Jacqueline Lessard, Hurtubise HMH, 398 p., 27,95\$

Lisa Solers est malheureuse. Elle est l'épouse d'un noble juge lui offrant le grand luxe, mais dont l'absence la pousse à boire de plus en plus. Son amie Brigitte, désirent l'aider, lui conseille de se vouer à une bonne cause et l'entraîne dans un centre d'accueil pour itinérants. Hélas, Lisa tombe amoureuse d'un cochard d'une grande sensibilité et se lance dans une double quête dont elle ne saisira la portée que beaucoup plus tard. C'est une déchirante histoire d'amour qui plongera ces deux êtres dans une descente aux enfers.  
Linda Bergeron, Librairie Larico, Chambly

## Une brève histoire du tracteur en Ukraine

Marina Lewycka, Alito, 400 p., 28,95\$

C'est une histoire pas comme les autres. Captivante et drôle, elle nous transporte dans l'univers d'un vieux monsieur qui se passionne pour l'histoire du tracteur et qui décide de l'écrire. Parallèlement, il se marie à une nouvelle femme, une jeune Ukrainienne immigrante, mais ses deux filles désapprouvent cette union. Ce récit nous plonge dans une aventure loufoque!  
Caroline Larouche, Librairie Les Bouquinistes, Chicoutimi

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:

LIBRAIRIE  
PANTOUTE

LIBRAIRIE  
LE FURETEUR

LIBRAIRIE  
LES BOUQUINISTES  
LIBRAIRIE • CAFÉ

LIBRAIRIE  
Larico inc.  
CENTRE COMMERCIAL PLACE GRANBY

Les librairies indépendantes du Québec (LIQ) publient:

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit  
et  
www.lelibraire.org  
Portail du livre au Québec

Lire l'été  
Barbecue, jardinage, plein air, polar  
et autres plaisirs de saison

En vedette  
Dany Lefebvre  
Marina Lewycka  
Sylvie Brien  
Alain Deneault  
Adèle Lauzon  
William Reymond

Libraire d'un jour  
Sophie Cadieux



Partenaire  
canadien  
Canadian  
Heritage

## ESSAI LITTÉRAIRE

## À la lumière de Proust et de Musil

MICHEL LAPIERRE

Vers 1970, durant les heures de gloire de la critique formaliste, il n'était pas de bon ton de soutenir que la littérature dépasse le texte pour nous éclairer sur l'humanité.

«A tout moment l'artiste doit écouter son instinct, ce qui fait que l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie, et le vrai Jugement dernier.» Voilà une pensée du narrateur du *Temps retrouvé* (1927), qui tenait alors de la parfaite désuétude et de la sublime provocation.

Dans *La Connaissance de l'écrivain*, le philosophe français Jacques Bouveresse reprend ces mots de Proust pour montrer qu'il est légitime d'estimer que la littérature constitue un moyen irremplaçable d'approfondir notre conscience. Cette attitude surprend de la part d'un logicien, d'un positiviste, qui est allé jusqu'à rapprocher d'une fumisterie la philosophie de Derrida, si chère à tant d'esprits littéraires.

Même s'il admire la méthode scientifique, Bouveresse, auteur d'un essai «sur la littérature, la vérité et la vie», ne craint pas d'entrevoir «des moyens de connaissance» dans ce qu'il appelle «les illuminations du cœur». Il pousse l'audace jusqu'à

donner du crédit à l'affirmation du narrateur proustien: «C'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit.»

La littérature précède et gouverne l'authentique écrivain au point de le faire agir malgré lui. À cet être marqué par le souvenir, souvent douloureux, et la création artistique libératrice, elle permet de redécouvrir la vie personnelle, «ramenée au vrai de ce qu'elle était» et «en somme réalisée dans un livre!», suivant les formules du *Temps retrouvé*. On retrouve là le processus proustien de l'écriture romanesque.

Il n'est pas à l'abri d'un écueil: la vieille tentation de transformer l'art en sacerdoce en laissant le créateur littéraire s'enliser dans un dolorisme stérile, étouffant religieuse du cœur. De tous ceux auprès de qui Bouveresse cherche la lumière, qu'il s'agisse de Zola, d'Henry James, de Wittgenstein ou d'Orwell, un seul nous préserve vraiment du danger auquel s'exposent les inconditionnels de Proust.

Ce gardien idéal de l'extrême rigueur, du bon sens et du sang-froid artistiques, c'est Robert Musil (1880-1942). Nul n'a stigmatisé autant que lui «le bavardage de sacristie sur la mission de l'artiste». Dès 1979, dans *Le Monde*, Bouveresse

qualifiait d'«ingénieur de la littérature» l'écrivain autrichien, auteur du roman *L'Homme sans qualités*, ombre germanique, mystérieuse et scientifique d'«A la recherche du temps perdu».

L'importance que le philosophe français accorde à Musil réjouit, mais on aurait aimé qu'il cite de lui, comme il l'a si bien fait pour Proust, des passages exceptionnels comme celui-ci, qui en dit plus que tout exposé théorique: «Être un gardien dans le coin d'un coin, un phare pour les navigateurs en goutte d'eau, passer des années à dénouer un petit nœud à la ceinture de la vie...» Telle était la tâche exaltante et ardue que s'assignait le miniaturiste littéraire autrichien, voué à la dissection de la réalité humaine.

À l'abîme étourdissant du cœur dans lequel Proust pouvait nous jeter pour notre bonheur ou notre perte, Musil substituait l'analyse microscopique et ironique des secrets de l'organe légendaire. Il parachevait la sphère féconde des connaissances essentielles mais opposées que nous apportait l'Europe romanesque.

Collaborateur du Devoir

## LA CONNAISSANCE DE L'ÉCRIVAIN

Jacques Bouveresse  
Agone  
Marseille, 2008, 240 pages

## LITTÉRATURE JEUNESSE

## Une médaille d'or pour Géronimo

CAROLE TREMBLAY

Le populaire journaliste Géronimo Stilton, rat de son état, a le chic pour se retrouver là où il faut, au moment où il le faut. Contraint de couvrir les Jeux olympiques pour la télévision de Sourisia alors qu'il ne connaît rien au sport, le rédacteur en chef de *l'Écho du rongeur* se voit propulsé malgré lui (comme à chacune de ses aventures) dans une intrigue policière.

Accompagné de Farfouin Scouti, le célèbre détective privé, il met au jour une abracadabrante histoire de dopage génétique. Eh oui, on a beau être rat, on est de son temps ou on ne l'est pas... L'intérêt du nouvel album stiltonien, outre cette aventure loufoque menée tambour battant, réside dans les 200 pages documentaires portant sur les Olympiques. Historique des Jeux, anecdotes sportives, description des différentes disciplines des Jeux d'été autant que de ceux d'hiver, l'information est présentée, comme toujours, de manière dynamique et colorée.

Les enfants plus sérieux, ou désireux de compléter leur culture générale, pourront se renseigner sur le pays hôte en plongeant dans *La Chine d'aujourd'hui*, paru chez Gallimard jeunesse, dans la collection «Les yeux de la découverte». Cette splendide collection, qui compte plus d'une centaine de titres, n'a plus be-

soin de présentation. Bien documentée et abondamment illustrée de photos couleur, elle possède maintenant un site Internet exclusif proposant des informations supplémentaires, des vidéos, des quiz, une galerie de photos à télécharger, de même qu'une sélection des meilleurs sites Internet sur le thème, spécialement sélectionnés pour le jeune public.

Eh oui, en fiction comme en documentaire jeunesse, on est de son temps ou on ne l'est pas...

Collaboratrice du Devoir

## ÉNIGME AUX JEUX OLYMPIQUES

Géronimo Stilton  
Albin Michel jeunesse, «Hors collection»  
Paris, 2008, 224 pages  
(À partir de 8 ans)

## LA CHINE D'AUJOURD'HUI

Collectif  
Éditions Gallimard jeunesse,  
«Les yeux de la découverte»  
Paris, 2008, 72 pages  
(À partir de 9 ans)



# CINÉMA



## Du droit de choisir son destin

**BRICK LANE**

Réalisation: Sarah Gavron. Avec Tannishtha Chatterjee, Satish Kaushik, Christopher Simpson, Harvey Virdi, Lalita Ahmed, Naema Begum. Scénario: Abi Morgan, Laura Jones, d'après le roman *Sept mers et treize rivières* de Monica Ali. Photographie: Robbie Ryan. Montage: Melanie Oliver. Musique: Jocelyn Pook. Grande-Bretagne, 2007, 97 minutes.

**FRANÇOIS LÉVESQUE**

Traduit en français en 2004, le premier roman de Monica Ali, née de père bangladais et de mère anglaise, a été encensé par une presse enthousiaste, comme il l'avait été plus tôt dans la langue de Shakespeare. C'est la prose de l'écrivaine, protégée de Salman Rushdie, qui a suscité le plus d'éloges. Le style d'une écriture, son essence, se traduit déjà difficilement dans une autre langue; le passage vers un autre médium ne peut être qu'ardu. C'est à cette tâche difficile que s'astreint Sarah Gavron dans son premier long métrage. L'adaptation cinématographique de Brick Lane est jolie, modeste mais généralement réussie.

A dix-sept ans, Nazneen est forcée de quitter le Bangladesh pour aller épouser, à Londres, un «bon parti». Une photo laisse entrevoir le genre d'existence qui attend la jeune fille et, après l'éclipse obligée, c'est effectivement dans un environnement guère réjouissant que nous la retrouvons, à présent épouse au foyer et mère de deux filles. Après quelques scènes familiales

convenues où le mari fait figure de caricature pathétique (la séquence du devoir conjugal, certes pertinente, n'en demeure pas moins clichée), le récit prend un tournant inattendu, du moins pour qui n'a pas lu le roman. Au contact d'une voisine puis d'un jeune entrepreneur «entrepreneur», Nazneen s'engage, lentement, dans un processus d'émancipation. Tirailée entre le monde de son enfance, à présent sublimé, et le mode de vie occidental, elle réalisera que, pour décider de la route à suivre, mieux vaut savoir où l'on veut aller.

*Brick Lane* est une fenêtre ouverte sur une culture qu'on a peu eu l'occasion de fréquenter. L'expérience des immigrants bangladais s'avère très intéressante et sa nouveauté au cinéma force une certaine indulgence par rapport à l'approche par moment didactique que privilégie la réalisatrice. Par exemple, la religion musulmane, d'abord un élément d'arrière-plan bien intégré, devient plus importante vers la fin du récit.

Or, plutôt que de poursuivre dans la même veine nuancée, comme c'est initialement le cas avec le détail significatif de la nouvelle barbe qu'arbore un personnage, Gavron insiste pour insérer une scène d'exposition où une assemblée religieuse devient le prétexte à un cours 101 de distinction entre intégristes et modérés. Tout émotif et sincère qu'il soit, le plaidoyer qu'y prononce Chanu, le mari de Nazneen, semble plaqué. Qui plus est, le soin apporté à rendre antipathique son personnage ayant porté fruits, son soudain accès d'humanisme ne convainc pas tout à fait. Satish



*Brick Lane* est une fenêtre ouverte sur une culture qu'on a peu eu l'occasion de fréquenter, celle des immigrants bangladais en Grande-Bretagne.

Kaushik fait toutefois preuve d'une belle conviction et adoucit, par la qualité de son jeu, certaines aspérités trop marquées du personnage, son égocentrisme en tête. Le rôle aurait néanmoins gagné à être nuancé plus tôt.

Ces considérations, par contre, sont secondaires, le moteur narratif étant Nazneen, uniquement. Tannishtha Chatterjee est juste, émouvante, vraie, complètement crédible. Et comme son personnage est le mieux dé-

fini, le plus écrit surtout, le récit demeure intrigant, car très tôt on veut connaître le sort qui attend cette fillette bangladaise; on veut s'assurer qu'elle prendra, plus tard, la bonne décision, voire qu'elle aura la possibilité

d'en prendre une, tout simplement. On veut quitter la salle en se disant qu'au final, cette femme aura pu choisir son propre destin.

*Collaborateur du Devoir*

## (Auto)dérivoire

**TROPIC THUNDER**

Réalisation: Ben Stiller. Scénario: Ben Stiller, Justin Theroux, Ethan Coen. Avec Ben Stiller, Jack Black, Robert Downey Jr., Steve Coogan, Jay Baruchel, Danny McBride, Brandon T. Johnson, Nick Nolte, Matthew McConaughey, Tom Cruise. Photographie: John Toll. Montage: Greg Hayden. Musique: Theodore Shapiro. Etats-Unis, 2008, 106 min.

**FRANÇOIS LÉVESQUE**

De temps à autre, Hollywood aime bien rire des excès de la faune qui le peuple. Sain, l'exercice peut aussi s'avérer agréable puisqu'il consiste essentiellement à se regarder le nombril. *For Your Consideration*, de Christopher Guest, passait à la moulinette l'industrie et ses parasites. En 1990, Mike Nichols proposait, avec *Postcards from the Edge*, un exposé caustique, mais très humain, de la vie à Tinseltown. Le scénario autobiographique de Carrie Fisher n'est pas en voie d'être déclassé par celui, mince mais pourtant laborieux, de Ben Stiller, Justin Theroux et Ethan Coen. *Tropic Thunder*, qui prétend s'amuser des travers d'êtres égocentriques et anxieux, sombre rapidement dans les abîmes de la complaisance et



Dans *Tropic Thunder*, de Ben Stiller, un groupe d'acteurs est «lâché lousse» dans la jungle vietnamienne et, croyant être en tournage, se retrouve mêlé à des trafiquants d'héroïne qui ont pignon sur rue dans le secteur.

tient bien peu de ses promesses, notamment faire rire.

La bande-annonce résume bien le film: un groupe d'acteurs est «lâché lousse» dans la jungle viet-

namienne et, croyant être en tournage, se retrouve mêlé à des trafiquants d'héroïne qui ont pignon sur rue dans le secteur.

En toute justice, peut-être la

comparaison avec les films de Guest et de Nichols est-elle pous-sive, le film de Ben Stiller fonctionnant surtout en mode gomme baloune. N'empêche, le charme

outré de *Zoolander*, sa précédente réalisation qui satirisait le milieu de la mode, est ici inopérant. Un gros gag n'est pas nécessairement un bon gag. Ce sont plutôt les éléments d'arrière-plan qui font mouche: les faux reportages, les articles promotionnels, les photos des acteurs en nomination aux Oscars, à la fin...

**Rythme molasson**

À l'avant-scène, la construction des punchs est parfois interminable. Un cas de figure précis: l'échange entre Stiller et Downey au sujet des rôles de simples d'esprit, éminemment oscarisables si adéquatement calibrés. Les exemples déclinés sont justes (*Being There*, *Rain Man*, *Forrest Gump*), mais à ce stade, la chute a été vidée de son potentiel humoristique pour avoir été précédée d'un long dialogue sans intérêt. Cette construction boiteuse engendre d'ailleurs un des problèmes majeurs du film: un rythme molasson où s'égrainent les minutes entre deux passages échevelés ou comiques, ou les deux (une fois).

Les stars sont de toute évidence ravies de se prêter au jeu, y compris Tom Cruise, dans un caméo pitoyable (Jeffrey Katzenberg dans le *look*, Harvey Weinstein dans le verbe). On les comprend puisque, toutes propor-

tions gardées, elles émergent indemnes de l'exercice. Le narcissisme crasse des personnages défendus doit sans doute être perçu comme attachant... Mention honorable aux hilarantes bandes-annonces fictives; pour le reste, *The Bad and the Beautiful* n'importe quand.

*Collaborateur du Devoir*

## Ça donne soif

**BOTTLE SHOCK**

Réalisation: Randall Miller. Avec Chris Pine, Alan Rickman, Bill Pullman, Rachael Taylor, Freddy Rodriguez, Dennis Farina, Bradley Whitford. Scénario: Randall Miller, Jody Savin, Ross Schwartz. Photographie: Michael J. Ozier. Montage: R. Miller, Dan O'Brien. Musique: Mark Adler. Etats-Unis, 2007, 110 min.

**FRANÇOIS LÉVESQUE**

Au Québec, 1976 rime avec Jeux olympiques. C'est l'année de Nadia Comaneci. Aux Etats-Unis par contre, 1976 fut témoin d'un tout autre genre d'anecdote historique. Charnière, cette date marque l'entrée triomphante des vignobles californiens dans la cour des grands, alors essentiellement français. C'est cette histoire colorée, de rouges et de blancs, qu'a choisi de nous conter Randall Miller. Et malgré quelques faiblesses, *Bottle Shock* se laisse boire jusqu'à la lie.

Jim Barrett (Bill Pullman) est sur le point de voir ses rêves viti-

coles s'envoler avec le dernier prêt de la banque. Assisté, plus ou moins, de son fils Bo (Chris Pine), le viticulteur dilettante mais passionné accueille avec circonspection un œnologue anglais pékand, Steven Spurrier (Alan Rickman). Commerçant guère prospère à Paris, ce dernier, dans l'espoir d'attirer l'attention du milieu, propose aux propriétaires de vignobles californiens de soumettre leurs meilleurs vins à une dégustation à l'aveugle face à des cépages français établis. Pour les Barrett et leur fidèle employé Gustavo (Freddy Rodriguez), l'occasion est inespérée.

Le cinéma américain, on le sait, est friand d'histoires vraies, de faits vécus. Souvent, le traitement pompier dont se rendent coupables ces entreprises édifiantes gonfle inutilement l'enveloppe, quitte à oblitérer le facteur humain, pourtant à l'origine de l'histoire racontée. *Bottle Shock*, s'il accuse quelques-unes de ces tares hollywoodiennes, a la main plutôt heureuse grâce, entre autres, à un traitement chaleureux et à des personnages atta-

chants. Ainsi, on tolérera l'histoire d'amour aussi plaquée qu'inutile avec une stagiaire fictive parce que tout ce qui se trouve en périphérie est intéressant et agréablement mis en scène. Quelques moments languets, ici et là, se voient en outre allégés par une distribution solide de laquelle se démarque Alan Rickman, truculent en œnologue ébranlé dans ses convictions.

Tourné dans la vallée de Napa, en Californie, le film sait profiter des superbes panoramas de l'endroit qu'une direction photo très chaude met davantage en valeur. L'image n'est pas tout, certes, mais elle est ici particulièrement évocatrice. Dommage que la production ait jugé bon «d'embellir» une histoire qui se suffisait très bien à elle-même. Ce faisant, on se voit privés d'un possible grand cru au profit d'un bon vin, honnête. Sans atteindre le réalisme émouvant de *Sideways*, *Bottle Shock* suscite les mêmes chatouillements des papilles gustatives. Idéal avant un bon repas.

*Collaborateur du Devoir*



Alan Rickman en œnologue ébranlé dans ses convictions dans *Bottle Shock*, de Randall Miller

ARCHAMBAULT  
PALMARÈS  
DVD

Résultats des ventes:  
du 5 au 11 août 2008

1	STARGATE : CONTINUUM
2	CE QU'IL RESTE DE NOUS
3	TOKYO HOTEL Schrei : Live
4	MARGUERITE VOLANT Série complète
5	NIM'S ISLAND
6	PASSE-PARTOUT Coffret 4
7	ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE
8	BATMAN : BEGINS
9	THE ROLLING STONES Shine a Light
10	LE VENT, LA MER, LE ROC Eric Lapointe, Kevin Parent...
11	STEP UP 2 : THE STREETS
12	LE DÎNER DE CONS
13	DOOMSDAY
14	NEVER BACK DOWN
15	STARSHIP TROOPERS : ATLANTIS Season 4
16	IMAGES DE QUÉBEC : 1600-2008
17	STARSHIP TROOPERS 3 : MA- RAUDER
18	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX
19	THE COUNTERFEITERS
20	ZZ TOP Live from Texas

# CINÉMA

ENTREVUE

## Truffe, aux origines du rêve

Rencontrés à l'occasion de la sortie de *Truffe*, Kim Nguyen, Céline Bonnier et Roy Dupuis ouvrent une porte sur un imaginaire déjanté qui provoquera sans doute des réactions tranchées. Peu importe l'accueil qui sera réservé au film, la singularité de la proposition mérite largement que l'on s'y attarde. La preuve par trois.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Si l'inspiration l'abandonne un jour, ce qu'on ne lui souhaite surtout pas, le cinéaste Kim Nguyen pourra toujours revenir sur la genèse pour le moins inusitée de son second long métrage et en tirer un film certain de s'accorder à ses sensibilités surréalistes, voire oniriques. De fait, c'est en rêve que *Truffe* prend forme. «Après cinq ans de travail sur un projet [La Cité des ombres, dont le tournage vient d'être complété], moult réécritures et un processus bureaucratique assez intense où une multitude de conseils, parfois très bons, sont prodigués, on en vient à douter un peu de son instinct, surtout quand on ne sait pas si le film va se faire.»

*Truffe* naît à un moment charnière. Il s'agit d'une œuvre transitoire importante pour l'auteur. «Le projet est né de ce désir de renouer avec mon inconscient, mon instinct. C'est dans cette optique que

j'ai écrit le scénario, sur le principe de l'écriture automatique. Pendant un an ou deux, j'ai pris des notes de mes rêves, isolé des thèmes, des symboles... J'ai apprivoisé l'idée de ne pas avoir peur de l'incongru, d'y faire confiance même, plutôt que de chercher à le réprimer. Ça m'a beaucoup aidé pour la suite, cette validation du gut feeling. On ne fait pas des analyses cartésiennes, on raconte des histoires!»

Et cette histoire-là revêt des atours tout à fait singuliers. «J'ai voulu en profiter pour aller plus loin dans la forme. Le noir et blanc s'est imposé rapidement. On avait une idée assez claire de ce qu'on voulait, comme traitement visuel: quelque chose de plutôt épuré. Le seul terme que j'ai trouvé, c'est slick kitsch, c'est-à-dire

qu'on reprend des éléments qui sont devenus kitsch et on les réinterprète en les glorifiant par la lumière, qui les sculpte, les transforme et les élève au rang de pop art, en quelque sorte.»



Le réalisateur de *Truffe*, Kim Nguyen (deuxième à partir de la gauche), en compagnie de trois de ses comédiens, Roy Dupuis, Céline Bonnier et Jean-Nicolas Verreault

**Le second long métrage de Kim Nguyen est une fable sur la surconsommation et un hommage au cinéma de science-fiction rétro**

### Le facteur humain

«C'est en voyant *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, de Michel Gondry, que j'ai pris conscience que mon récit avait besoin d'un attachement émotif, de personnages principaux dotés d'une humanité reconnaissable. Quand l'histoire disjoncte, on a déjà un a priori favorable pour eux. Le choix de situer l'action dans Hochelaga-Maisonneuve, un repère, s'inscrivait dans ce même souci d'identification.» Ainsi, dans cet univers biscornu, les tracas financiers d'Alice (Céline Bonnier) et de Charles (Roy Dupuis), la grisaille de leur quotidien et, surtout, leur amour indéfectible, agissent comme des points d'ancrage pour le spectateur.

De songes en notes manuscrites, le second long métrage de Kim Nguyen devient donc une fable sur la surconsommation, un hommage au cinéma de science-fiction rétro (le *Invasion of the Body Snatchers* de Don Siegel en tête)...

un film noir romantique où la satire côtoie un commentaire social affirmé. «Il y a ce petit fruit noir, interdit; on le veut sans savoir pour quoi. On le consomme, on s'en gave, mais on n'est jamais rassasié.» Cet élément a particulièrement interpellé les deux vedettes: «Le film dénonce la surconsommation et la surexploitation des ressources par les grandes entreprises. C'est important qu'on en parle, et de le faire dans un film aussi stylisé, intelligemment stylisé, ça me plaît», de dire Roy Dupuis. «Cette grosse entreprise, avec ses gros sabots, vient écraser les petits marchés locaux», de renchérir Céline Bonnier.

### Le rêve, une matière malléable

Le premier film du cinéaste, *Le Marais*, a visiblement été pour lui une bonne carte de visite, les deux acteurs y faisant allusion avec admiration. *Truffe* permet à Céline Bonnier, sans se répéter,

d'ajouter à sa filmographie un autre rôle de femme volontaire qui provoque le récit plutôt que d'en être à la remorque. Car c'est bien Alice, son personnage, qui interroge les apparences et part sauver son homme. «J'aimais l'idée d'être l'héroïne d'un hommage aux vieux films de série B, avec les talons et les petites robes propres. Alice est très "groundée", malgré le style et le ton du film. Et c'est vrai qu'on m'offre volontiers ce genre de rôle... Peut-être que c'est ce que je dégage? Les femmes qui luttent pour un bonheur, un avenir meilleur, ça donne toujours des personnages intéressants parce que, justement, elles sont en action.»

Roy Dupuis a lui aussi l'occasion d'élargir un registre déjà très étendu, Charles, qu'il défend, vivant une transformation dont il convient de taire les détails. Il en résulte la nécessité d'un jeu à deux niveaux qui, jumelé à l'intérêt suscité par les thèmes abor-

dés dans le scénario, a contribué à emporter l'adhésion du comédien. Ce dernier dévoile en outre un aspect révélateur de sa première collaboration avec le cinéaste: «Quand j'ai émis une légère réserve au sujet de la fin, on s'est rencontrés et Céline et moi avons fait des suggestions, on a discuté. Kim était très ouvert, très à l'aise. Il est reparti avec tout ça et est revenu avec une nouvelle mouture.» L'anecdote est loin d'être banale et révèle, je le fais remarquer à l'acteur, une belle confiance dans l'instinct des comédiens. «Oui. Une compréhension de ce qu'on est, certainement. Quand tu choisis un acteur, tu veux qu'il te nourrisse; en tout cas, c'est comme ça que je perçois le travail...»

Une attitude logique, en fin de compte, puisque *Truffe*, à la base, tire ses origines de ce même principe: l'instinct.

Collaborateur du Devoir



Roy Dupuis dans une scène de *Truffe*

SOURCE CRISTAL FILMS

## Import Export: un film pour cinéphiles

### IMPORT EXPORT

Réalisation: Ulrich Seidl. Scénario: Ulrich Seidl, Veronika Franz. Avec Ekaterina Rak, Paul Hofmann, Michael Thomas, Maria Hofstätter, Georg Friedrich, Natalia Baranova, Natalia Epureanu, Erich Finsches. Image: Ed Lachman, Wolfgang Thaler. Montage: Christof Schertenleib. 135 min. En allemand, en russe et en slovaque, avec sous-titres français.

### ODILE TREMBLAY

En compétition au Festival de Cannes 2007, *Import Export* est le second long métrage du cinéaste autrichien Ulrich Seidl, qui pratique le cinéma comme un sport extrême.

Après le choc occasionné par son *Dog Days*, film coup-de-poing sur une Vienne de banlieue à la dégaîne sinistre frontalement abordée, Seidl trempe une fois de plus sa caméra dans la plaie avec *Im-*

port Export, une œuvre de haute voltige mariant la fiction à des éléments documentaires.

Tournant dans un mouroir de Vienne, ou dans des conditions impossibles, par un froid sibérien (moins 30 degrés) en Ukraine, etc., Seidl livre ici jusqu'au malaise un film dont l'hyperréalisme épouse une misère atroce, montrée avec une brutalité qui exclut toute idée de complaisance, mais où le laid est quand même esthétisé. Plusieurs spectateurs en seront sans doute choqués, puisque le cinéaste montre le non-montrable. Soulevant les barrières des interdits, il dévoile une sexualité vendue, dégradée, des vieillards mourants dans les lits sinistres d'une unité de gériatrie, un monde de métaphores où l'Europe unie et la mondialisation se traduisent par des malheurs croisés. L'humour noir se faufile à travers l'horreur pour créer un sentiment d'impuissance perpétuel. *Import Export* est un grand film lent, pri-

vilégiant les plans-séquences sourent fixes, qui respire à son propre rythme (2 heures 35) et rebute une grande partie du public.

Deux trajectoires inverses se frôlent sans jamais se rencontrer. Olga, une jeune Ukrainienne, mère célibataire, réduite à la misère et au marché de la pornographie, s'exile à Vienne et, dans la ronde des boulots minables, finit par faire des ménages dans une unité de gériatrie, parmi des patients séniles et condamnés.

À l'opposé, Paul, jeune Autrichien poursuivi par ses créanciers, s'exile en Ukraine avec son beau-père coureur de jupons pour installer des machines à sous, et dé-

couvre une réalité plus glauque en core que celle qu'il a quittée.

Les acteurs sont fort bien dirigés, et les deux interprètes principaux, la jeune Ekaterina Rak dans la peau de la malheureuse Olga et Paul Hofmann en jeune homme paumé et sensible, qui en sont à leur première expérience à l'écran, n'ont rien à envier aux interprètes plus chevronnés, dont Maria Hofstätter et Georg Friedrich, déjà présents dans *Dog Days*.

Ed Lachman, le directeur photo de Herzog, de Wenders, de Schlöndorff, d'Altman et compagnie, n'a plus à démontrer son immense talent. Ni le caméraman Wolfgang Thaler, vieux complice de Seidl

pour *Dog Days* et ses productions documentaires. Les images possèdent ici une force spectaculaire. Une certaine fête où les vieillards apparaissent déguisés de façon grotesque, une séance porno d'Olga qui offre son derrière au client invisible, une atroce scène de dégradation d'une jeune fille qui aboie et rampe pour assouvir les fantasmes

de son client, sont aussi saisissantes que dérangeantes.

On ne peut que recommander ce film puissant aux cinéphiles avertis et en détournant les amateurs de «feel good movies», qui n'y trouveront décidément pas leur compte.

Le Devoir

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

«Lila est une jeune fille en fleur, plus tout à fait une adolescente et pas encore une femme. C'est Vahina Gioicante qui incarne cette étrange Lolita, pari gagné haut la main tant elle nous hypnotise. Tour à tour touchante de candeur, on dirait presque que le rôle a été écrit pour elle. Une histoire d'amour moderne. Le sujet est la découverte de la sexualité, de la sienne et de celle de l'autre.»  
— Comme au cinéma.com

**LILA DIT ÇA**  
avec Vahina Gioicante  
Mohammed Khouas  
un film de Ziad Doueiri  
«Une histoire d'amour originale, lumineuse et attachante.» — Le Parisien  
«Une histoire d'amour au verbe très cru, illuminée par Vahina, follement sensuelle.» — Le Figaro

TOUS LES SOIRS À 17H30, 19H30 ET 21H30

Méto Place des Arts - Autobus 80 / 129 CINÉMA DU PARC  
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT 3575 Du Parc 514-281-1900

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

★★★★ À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE:  
LILA DIT ÇA • THE SINGING REVOLUTION • YOUNG CUTS  
INFINIMENT QUÉBEC • FORGETTING SARAH MARSHALL  
...et AMERICAN TEEN  
3 salles de cinéma accueillantes  
Métro Place des arts - Autobus 80 / 129 CINÉMA DU PARC  
3575 Du Parc 514-281-1900  
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

«Magistral» Variety

FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE  
COMPÉTITION

Un Film de Ulrich Seidl

**IMPORT EXPORT**

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS PARALLÈLE  
Tous les jours: 14h40 - 17h10 - 21h20

GAGNANT DE 4 CÉSAR  
MEILLEUR FILM  
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEUR ESPOIR FÉMININ

★★★★★  
«EXTRAORDINAIRE!»  
Marc-André Lussier, La Presse

★★★★★ Radio-Canada  
★★★★★ ICI  
★★★★★ Journal de Montréal

«Un grand, vraiment, un grand film.  
Que vous irez voir. C'est un ordre!»  
Marc Cassivi, La Presse

«Exceptionnel! 2h30 de bonheur!»  
André Lavoie, Le Devoir

**la graine et le mulet**  
UN FILM DE ABDELLATIF KECHICHE métropole

À L'AFFICHE!  
MÉGA-PLEX QUÉBEC  
PONT-VIAU 16  
SHERBROOKE

EX-CENTRIS  
STARCITÉ HULL  
BOUCHERVILLE  
STE-ADELE

COMPLEX DIVERTISSEMENT  
STARCITÉ MONTRÉAL  
VERSION ORIGINALE AVEC  
SOUS-TITRES ANGLAIS  
CINÉMA 800  
LE FORUM 22